

SOMMAIRE JUILLET – AOUT 2013

VIE SPIRITUELLE

- 226 Lettre du 15 août 2013
Soeur Evelyne Franc, Supérieure générale
- 230 Retraite internationale pour les Soeurs Servantes, Maison-Mère, mai 2013
Une place aux pieds de Jésus - “La foi : le service de l’esprit, du cœur et de la volonté”
Père Patrick Griffin, Directeur général
- 243 A l’occasion du 50^e anniversaire du Concile Vatican II
A partir du Concile Vatican II et de l’enseignement de Paul VI et de Jean-Paul II
Marie dans la vie et la mission de l’Eglise
Soeur Anne Prévost, Fille de la Charité

DEFIS ACTUELS

- 261 Province de Pamplona
Collège Notre Dame du Carmel et Saint Joseph à Saragosse
Soeur Maria Carmen Saz, Fille de la Charité

ACTUALITE DES PROVINCES

Visite des Supérieurs

- 268 Mère Evelyne Franc et de Soeur Zofia Daniscakova, Conseillère générale,
Visite de la Province de Slovénie et de la Région d’Albanie.
Soeur Cveta Jost et Soeur Donata Bardhaj, Filles de la Charité

Témoignage des Soeurs

- 272 Province des Philippines
Après le désastre de l’ouragan dans le Davao, aller vers les pauvres
L’équipe de Filles de la Charité, volontaires à Cateel
- 275 Province de Belgique
A l’occasion des 25 ans d’existence du groupe de Ressourcement vincentien
Une petite graine qui a germé !
Soeur Gilberte Haesendonck, Fille de la Charité

HISTOIRE DE LA COMPAGNIE

Sources et actualités

- 278 L’expérience spirituelle de saint Vincent

Père Jean Morin, cm

292 Soeur Justine Bisqueyburu et le scapulaire vert
Extrait du livre du Père Mott, cm

Sœur Evelyne Franc, Supérieure générale

Lettre du 15 août 2013

Mes chères Sœurs,

Que la Grâce de Notre Seigneur Jésus-Christ soit toujours avec nous !

Fidèles à la tradition de la Compagnie, vous avez eu la gentillesse de m'envoyer vos vœux de fête pour le 15 août. Je vous en remercie vivement et j'ai été heureuse de lire vos courriers, de partager ainsi un peu la vie des Communautés locales et les joies et difficultés des services que vous rendez aux pauvres. Certaines situations ont plus particulièrement attiré mon attention, par exemple, celle d'un hôpital au Mozambique où les Sœurs gèrent « l'après inondations », celle d'une nouvelle Communauté en Inde du Nord où l'éducation et l'évangélisation des jeunes sont la priorité des priorités, celle d'une maison de Sœurs âgées en Europe qui a adopté une mission en Afrique à travers un soutien spirituel et matériel, celle d'une Communauté en Amérique latine où l'accueil des gens de la rue mobilise toutes les énergies et... je pourrais facilement allonger cette liste. Je vous suis également très reconnaissante des prières que vous offrez à mon intention. Que le Seigneur vous récompense au centuple !

Aujourd'hui, avec l'Eglise, nous fêtons la Vierge Marie, élevée en son corps et son âme à la gloire du ciel ; les textes que nous propose la liturgie présentent Marie comme la Femme par excellence, toute proche de Dieu et toute proche de nous :

« Fille de roi, elle est là dans sa gloire, vêtue d'étoffes d'or ; on la conduit, toute parée, vers le roi »¹.

« Un signe grandiose apparut dans le ciel : une femme, ayant le soleil pour manteau, la lune sous les pieds et, sur la tête, une couronne de douze étoiles »².

« Mon âme exalte le Seigneur, mon esprit exulte en Dieu mon Sauveur. Il s'est penché sur son humble servante »³.

Réfléchissons au sens de cette fête afin d'approfondir notre dévotion mariale et ainsi, comme nous le dit sainte Louise, nous rapprocher du Seigneur : « Je suis à vous, Sainte Vierge, pour être plus parfaitement à Dieu⁴ ». Dans la formation qu'elle dispense aux premières Sœurs, sainte Louise leur montre souvent l'exemple de la Vierge Marie, son humilité, la pureté de son amour pour Dieu, sa fidélité à la mission reçue de donner le Verbe de Vie au monde. Elle écrit : « Nous devons... la prier chaque jour de nous aider à rendre à Dieu le service que nous lui avons promis, et à faire sa sainte volonté, dans la même soumission qu'elle avait pour elle »⁵.

¹ Psaume 44 (45) 13-14.

² Ap 12, 1.

³ Lc 1, 46-48.

⁴ Sainte Louise, Oblation à la Vierge, A. 4. Ecrits, 693.

⁵ Sainte Louise, la dévotion à la Vierge, M. 33. Ecrits, 778.

Dans mes voyages, j'apprends à connaître et aimer Marie sous différents vocables ; j'étais récemment en Amazonie où nous avons participé à une belle célébration pour honorer Nossa Senhora de Nazaré ; à Santo Domingo, dans la Province del Caribe, nous avons médité sur la dévotion extrêmement répandue à Nuestra Señora de la Altagracia. Arrêtons-nous aujourd'hui sur trois autres titres de Marie et contemplons-la :

Marie, Mère de la Vie et Reine élevée au ciel. Elle nous rappelle la grandeur de notre condition humaine. En célébrant son Assomption, nous faisons un acte de foi en la résurrection de la chair et la vie éternelle, nous proclamons la dignité de chaque être humain et nous rendons grâce à Dieu pour notre rédemption, pour son infinie miséricorde. L'Eglise proclame que notre corps est destiné à être transfiguré par Dieu ; ce corps parfois ravalé au rang de marchandise, ou aimé jusqu'à l'idolâtrie, ce corps souvent souffrant, parfois torturé.

Confions à Dieu, par l'intercession de Marie, Mère de la Vie et Reine élevée au ciel, les femmes et les enfants victimes de la traite, les jeunes dépendants des paradis artificiels, tous nos contemporains pris dans la spirale de la violence. Prions aussi pour les professionnels de santé et pour nos législateurs, afin qu'ils respectent la vie de sa conception à son terme et qu'ils protègent la stabilité de la famille. Demandons à Dieu, par Marie, la grâce d'être attentives aux signes de vie, de bonté, de beauté, de vérité que l'Esprit suscite dans le monde.

Vierge croyante, modèle pour notre foi. Elle nous enseigne à écouter la Parole et à la mettre en pratique. En célébrant l'Assomption de Marie, nous rendons grâce pour celle qui a pris les devants, qui nous a montré le chemin de la foi. De Marialis cultus, en passant par Redemptoris Mater, jusqu'à Porta fidei et Lumen fidei, Paul VI, Jean-Paul II, notre Pape émérite Benoît XVI et notre Pape François, tous ont cité en exemple la foi de Marie : « *Tournons-nous vers Marie, Mère de l'Eglise et Mère de notre foi, en priant : O Mère, aide notre foi !* »⁶.

Confions à Dieu, par l'intercession de Marie, Vierge croyante, modèle pour notre foi, le Pape François, tous ceux et celles qui cherchent Dieu dans la pureté de leur cœur, tous ceux et celles qui L'ont oublié. Confions-Lui aussi les passionnants défis de la nouvelle évangélisation. Demandons à Dieu, par Marie, la grâce de rayonner davantage notre foi, à travers notre service vincentien de charité et notre vie communautaire.

Marie, unique Mère de la Compagnie. Saint Vincent et sainte Louise l'ont prise pour patronne dès les origines et la Vierge nous a manifesté tout au long des 380 ans d'existence de la Compagnie sa tendresse et sa protection. Elle a fait don à sainte Catherine en 1830 de la médaille, en lui déclarant « *La Compagnie, je l'aime* », tout en relevant aussi les relâchements communautaires... en 1840, elle confia à Sœur Justine le scapulaire vert du Cœur immaculé de Marie. En 1846, Sœur Apolline reçut la mission de diffuser le scapulaire rouge de la Passion des Cœurs de Jésus et Marie. Au-delà de ces manifestations exceptionnelles, restons fidèles au recours quotidien à Marie et à l'esprit de servante, dont elle est le parfait modèle.

Confions à Dieu, par l'intercession de Marie, unique Mère de la Compagnie, nos prochaines Assemblées domestiques et provinciales, afin qu'elles suscitent en nous toutes « un nouvel élan missionnaire ».

Bonne fête de l'Assomption ! Nous présentons à Marie en ce jour toute la Compagnie et particulièrement nos Sœurs qui servent en Egypte, en Erythrée, en Syrie...

Avec une fois encore ma reconnaissance pour vos vœux de fête et vos prières, je vous assure de mon affectueux dévouement,

Sœur Evelyne Franc
Fille de la Charité

⁶ Pape François, Lumen fidei, n°60.

P.S. Permettez-moi de profiter de cette lettre pour vous partager une information :

En 2004, la Compagnie a créé I.P.S. aux USA, un organisme auquel beaucoup d'entre vous font appel afin de financer des projets de développement intégral pour nos frères et sœurs les plus démunis. Récemment, la Compagnie a décidé d'ouvrir une autre entité juridique de droit français, le Fonds de dotation Rosalie Rendu. Ce fonds recherchera des ressources en vue d'aider les pauvres servis par les Filles de la Charité, particulièrement dans le domaine de l'éducation, de la promotion de la femme, de la santé et du développement rural. Il va collaborer avec I.P.S. pour le financement de vos projets. Cependant, l'envoi de vos projets continuera à se faire directement à I.P.S. dans un souci de bonne coordination.

Nous l'avons placé sous le patronage de Sœur Rosalie, avec l'espoir d'imiter son souci des pauvres, sa simplicité - et son efficacité - pour solliciter de l'aide en leur faveur.

www.daughtersips.org et www.rosalierendu.fr

Père Patrick Griffin, Directeur général

Conférence de retraite aux Sœurs Servantes

UNE PLACE AUX PIEDS DE JÉSUS

« La foi : le service de l'esprit, du cœur et de la volonté »

« Or la foi est la garantie des biens que l'on espère, la preuve des réalités qu'on ne voit pas. » (He 11, 1)

En cette Année de la foi, je voudrais attirer votre attention sur l'objet de notre foi. Gardons à l'esprit notre service de Sœur servante « aux pieds » de nos Sœurs, pour soutenir leur foi et en favoriser la croissance. Centrons-nous sur son caractère personnel.

« *«La porte de la foi»* (cf. Ac 14, 27) *qui introduit à la vie de communion avec Dieu et permet l'entrée dans son Église... Traverser cette porte implique de s'engager sur ce chemin qui dure toute la vie. Il commence par le baptême* (cf. Rm 6, 4), *par lequel nous pouvons appeler Dieu du nom de Père, et s'achève par le passage de la mort à la vie éternelle, fruit de la résurrection du Seigneur Jésus...* » (PF 1)

Franchir la porte de la foi dure toute la vie, du baptême jusqu'à la mort ; membres d'une Société de Vie Apostolique, le charisme vincentien caractérise notre manière de vivre la foi et la vie consacrée. Nous vivons en communauté de foi et nous grandissons ensemble dans cette foi quand nous en témoignons, par nos paroles et nos actes, dans la vie de service et le soutien mutuel.

Au cours de ces deux dernières années, je réalise davantage combien Pierre est un témoin privilégié pour comprendre l'identité de Jésus, croître dans la foi et annoncer l'Évangile. Je me suis demandé si c'était parce qu'il devait assumer une fonction de gouvernance, comme vous, Sœurs servantes).

Mais alors, pourquoi pas Paul qui était plus citadin, plus multiculturel, plus polyglotte ? Peut-être, parce que Pierre est remis davantage en question dans ses préjugés qui doivent changer. Nous pouvons apprendre davantage avec Pierre car il doit devenir multiculturel, développer une vision plus large au fur et

à mesure qu'il approfondit sa foi. Dans les Actes des Apôtres, il décrit sa vision à Joppé : il vit un grand drap rempli de toutes sortes d'animaux impurs descendre du ciel. Pierre ne comprend pas tout de suite la signification de la vision mais, plus tard, il reconnaît ce que Dieu lui dit (Ac 10, 28) et apprend que la communauté chrétienne doit s'étendre au monde entier. Pierre peut donc nous aider à découvrir quelques leçons importantes de la foi.

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LA FOI

Tout d'abord, précisons la signification du mot « foi » et du verbe « croire ». Lorsque nous disons « nous croyons », cela signifie souvent : « nous pensons ». Mais l'objet de notre foi doit être défini plus soigneusement. En disant : « je crois », j'engage le plus profond de mon être, beaucoup plus que pour des connaissances ou des preuves car c'est pour moi l'expression la plus vraie de moi-même et du monde dans lequel je vis et où Dieu vit.

La Lettre de Benoît XVI nous encourage à confesser notre foi. Nous pouvons penser qu'il faut la faire connaître aux autres - c'est vrai et nécessaire - mais, avant tout, le plus important est de la confesser à nous-mêmes. Si je me reconnais croyant, je dois pouvoir dire ce que ça change dans ma vie. Après, je serai prêt à communiquer ma foi aux autres. Voici quelques images bibliques qui m'aident à penser notre foi.

L'expression la plus simple de notre foi est : « Je crois en Dieu ». En cette année de la foi, il est souhaitable d'approfondir cette phrase fondamentale, fondement de toutes les autres affirmations. Nous commençons par Dieu. Dans le *Catéchisme de l'Eglise Catholique*, nous trouvons cette déclaration d'ouverture :

« Notre profession de foi commence par Dieu, car Dieu est " Le premier et Le dernier, le Commencement et la Fin de tout. » (CEC § 198)

Cela paraît clair. Parfois, des croyants me demandent si je crois aux anges ou à l'enfer ou si je crois qu'il y a des chiens au paradis. Ma réponse à ce genre de questions permet à certains de me classer d'un côté ou de l'autre de l'éventail théologique : libéral ou conservateur. En fait, je refuse de répondre à ces questions par « oui » ou par « non », ce qui frustre mes interlocuteurs. Je leur réponds que je crois en Dieu tout puissant et toute bonté, c'est pourquoi je crois que Dieu communique avec nous et prend soin de nous, ce qui est la fonction des anges ; je crois que Dieu est juste, cela dit quelque chose sur la responsabilité des personnes concernant leur vie ; enfin, je crois que Dieu veut que nous soyons heureux avec lui pour toujours, ce qui signifie des choses différentes selon les personnes et cela peut éventuellement inclure les chiens. Donc, je ne me préoccupe pas de parler de « croire » en des choses mais je crois en Dieu et tout le reste trouve sa place.

Notre foi a de nombreux degrés. Mère Guillemin explique bien la manière dont la foi doit nous engager personnellement :

« La foi n'est pas seulement acte de l'intelligence, elle est adhésion du cœur, source de vie. Une foi convaincue et ardente anime toutes les pensées de notre esprit, mais aussi entraîne les options de notre cœur, détermine les actes de notre volonté. » (Circulaire du 1^{er} Janvier 1968).

L'esprit, le cœur et la volonté jouent une part dans l'exercice de notre foi. La Bible nous offre les fondements de notre réflexion.

1 - UNE PROFESSION DE FOI PERSONNELLE :

UNE QUESTION D'ESPRIT : « POUR VOUS, QUI SUIS-JE ? »

Quand Jésus interroge ses disciples sur son identité, il le fait d'une certaine manière. Regardons comment il engage ses disciples et comment il nous engage dans ce dialogue :

« Un jour, Jésus pria à l'écart. Comme ses disciples étaient là, il les interrogea : « Pour la foule, qui suis-je ? » Ils répondirent : « Jean Baptiste ; pour d'autres, Élie ; pour d'autres, un prophète d'autrefois qui serait ressuscité. » Jésus leur dit : « Et vous, que dites-vous ? Pour vous, qui suis-je ? » Pierre prit la parole et répondit : « Le Messie de Dieu. » (Lc 9, 18-20).

Comment se déroule le dialogue ? Jésus interroge d'abord les disciples sur ce que les autres disent à son sujet, il veut que les disciples soient ouverts sur l'expérience des autres pour apprendre d'eux. Les disciples lui répètent les paroles entendues : « certains disent qu'il est Jean Baptiste ; d'autres Élie ; d'autres encore, l'un des prophètes ». Jésus veut que les disciples regroupent les informations mais cela n'est pas suffisant. On ne peut jamais vraiment croire en se fondant sur la pensée d'un autre. Jésus finit par poser la question la plus importante. Inutile de se cacher derrière les opinions et les pensées des autres, tôt ou tard, une personne doit prendre la responsabilité de sa propre vie. « Mais vous, que dites-vous, pour vous, qui suis-je ? » Jésus veut savoir ce que croient les disciples et Pierre est au même niveau que les autres mais il dit : « [Tu es] le Messie de Dieu ». Pierre ne pouvait rien déclarer de plus fort, il ressaisit dans cette expression tout ce qu'il pouvait dire. Oui, Jésus est le Messie mais aussi plus que cela. La réponse sincère de Pierre le met en route sur un chemin qu'il ne comprendra dans toute sa plénitude qu'après l'expérience de la Résurrection.

Ce récit nous enseigne que, nous aussi, nous devons écouter et apprendre des autres. Que nous dit la Bible sur Jésus ? Qu'en est-il du catéchisme ? Et le Pape, qu'a-t-il à nous dire sur Jésus ? Que disent les théologiens et les pasteurs ? Que disent les livres et les journaux ? Cette dynamique n'est pas moins importante pour notre monde moderne qu'elle ne l'était dans le passé. Par leurs paroles ou par leurs actes, de nombreuses personnes peuvent nous enseigner ce que veut dire être croyant. Même si j'ai des auteurs préférés, je sais qu'aucun d'eux ne possède toutes les réponses. Il m'arrive aussi d'être en désaccord avec certaines positions, mais tous m'interpellent et m'invitent à penser, à repenser ce que je crois sur Jésus, la Bible, l'Eucharistie et à grandir ainsi dans ma foi.

Les circulaires de Mère Guillemin sont un véritable trésor. Il est facile d'y reconnaître sa foi. Elle sait en qui elle croit et elle le dit avec clarté et conviction. Elle ne prêche pas, elle dit simplement ce qui est profondément enraciné dans son cœur et son expérience, elle montre ce qu'une vincentienne peut croire et vivre. Lors de l'Année de la foi, déclarée par le Pape Paul VI en 1967, elle réfléchit profondément sur le sens de la foi.

D'autres sources de la foi existent. Certains écrivains sont de vrais croyants capables de partager leur foi. Nous connaissons tous d'autres sœurs, confrères ou autres qui sont des modèles de foi pour nous. J'avoue que Dorothy Day, une laïque américaine qui a pris la défense des pauvres, est un modèle de foi pour moi. Sa vie révèle une véritable quête et une découverte de Dieu dans une vie difficile. Dietrich Bonhoeffer est aussi pour moi un exemple.

Mais après avoir écouté la foi des autres, écoutons Jésus nous poser la question clé, telle qu'il la pose aux disciples : « Et vous, que dites-vous ? Pour vous, qui suis-je ? » La foi des autres doit nous orienter vers une conviction plus profonde : qui est Jésus pour moi ? La réponse est ce que je sais sur Lui mais plus encore ce que je parviens à croire en Lui. Faire l'expérience personnelle de Jésus dans les pauvres est essentielle, lire les Ecritures sous la conduite du Saint-Esprit, est efficace, recevoir avec respect le Corps du Christ et avoir conscience de qui nous tenons dans nos mains, doit nous transformer, prier le chapelet et méditer le chemin de Croix conduit à la sainteté personnelle. Nous avons besoin de réfléchir à ce que nous croyons.

Dans la Bible, **le Livre de Job** approfondit la question de la nature de Dieu et de sa manière d'agir.

Au commencement, le livre relate les malheurs de Job, il s'achève par le récit des bénédictions de Job. Entre les deux, le livre présente un débat sur la nature de Dieu, la manière dont Dieu est en relation avec les humains. Les personnes qui agissent vertueusement sont-elles récompensées en cette vie et celles qui agissent mal sont-elles punies ? Le débat des 40 chapitres du livre tourne autour de ces questions sans y répondre. La résolution de la question de Dieu, de sa bonté et de la raison de ses actions dans certaines circonstances, dépasse l'entendement humain. La grandeur de l'univers suggère la grandeur de Dieu et invite à lui faire confiance.

Job est interrogé par Dieu sur les merveilles de l'univers et il répond qu'il ne peut que se tenir humblement devant la majesté de Celui qui a créé toutes choses. Il reconnaît que tout est don pour l'être humain. Finalement, nous devons nous tenir en silence et en admiration en Celui qui fait naître une telle beauté, une telle grandeur. C'est un acte de foi dans lequel nous nous engageons.

Tout en servant corporellement les pauvres, les premières Filles de la Charité devaient connaître pour elles-mêmes les bases de la foi et les leur enseigner.

« [Les Filles de la Charité] n'oublieront pas de dire [aux malades] de fois à autres quelques bons mots, pour les disposer à la patience, ou à faire une bonne confession générale, ou à bien mourir ou à bien vivre ; et elles auront particulièrement soin de leur enseigner les choses nécessaires à salut. » (Règles Communes, VII, 2, p. 43.)

Ce qui est important pour une Fille de la Charité l'est aussi pour les pauvres. Aujourd'hui, nous devons connaître les vérités essentielles de la foi et en témoigner.

En cette année de la foi, l'un des efforts à faire, c'est d'approfondir notre foi : lire ou relire les documents de Vatican II, des écrits des Fondateurs, des témoignages de croyants... autant de manières de nourrir notre foi afin de la professer. Partager notre foi est le don de Dieu que nous nous offrons les uns aux autres.

2 - UNE PROFESSION DE FOI PERSONNELLE :

UNE QUESTION DE CŒUR : « EST-CE QUE TU M'AIMES ? »

Après la résurrection, Jésus rencontre Pierre et mange avec lui au bord du lac. Il lui pose une question : « Est-ce que tu m'aimes ? » (Jn 21, 15-19).

Jésus lui pose trois fois la même question et à chaque fois, Pierre répond : « Oui », mais (peut-être) avec une compréhension plus approfondie de ce que cela signifie à chaque répétition. Il ne suffit pas de connaître la vérité sur qui est le Seigneur, on doit aussi aimer le Seigneur. Ce n'est qu'avec cet engagement du cœur que Pierre est prêt à entendre l'appel à servir le peuple de Dieu, à donner sa vie pour suivre Jésus jusqu'au bout. Plus son amour grandit pour le Seigneur, plus son cœur a la capacité d'accueillir tous ses frères.

En cette « année de la foi », sommes-nous prêtes à écouter le Seigneur nous poser trois fois cette question : « Est-ce que tu m'aimes ? » A chaque question et à chaque réponse, nous sommes invités à nous engager plus profondément envers le Seigneur.

Saint Vincent et sainte Louise ont enseigné aux premières Filles de la Charité que l'Esprit de la Compagnie consiste en l'amour de Dieu, l'amour mutuel et l'amour du prochain. L'amour est essentiel dans leur de pratiquer leur foi. Connaître Dieu est important mais il faut l'aimer de tout notre cœur, de toute

notre âme, de tout notre esprit et de toutes nos forces. Le sceau des Filles de la Charité proclame cette vérité : « *La Charité du Christ crucifié nous presse* ». Continuons à vivre cette foi fondée sur l'amour du Christ.

Dans l'Évangile, le récit de la mort de Lazare offre l'opportunité de réfléchir sur ce que la foi apporte dans des moments difficiles.

Lazare, le frère de Marthe et de Marie est mort. Ce sont les amis de Jésus. On aurait pu s'attendre à ce que Jésus arrive rapidement pour être avec eux durant la maladie de Lazare, mais ce n'est pas le cas. Quand Jésus arrive, Marthe réagit spontanément :

« Marthe dit à Jésus : " Seigneur, si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort. Mais maintenant encore, je sais que tout ce que tu demanderas à Dieu, Dieu te l'accordera. " Jésus lui dit : " Ton frère ressuscitera. " " Je sais, dit Marthe, qu'il ressuscitera à la résurrection, au dernier jour. " Jésus lui dit : " Je suis la résurrection. Qui croit en moi, même s'il meurt, vivra ; et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. Le crois-tu ? " Elle lui dit : " Oui, Seigneur, je crois que tu es le Christ, le Fils de Dieu, qui vient dans le monde. " » (Jn 11, 21-27)

Ce merveilleux dialogue révèle la foi de Marthe, bonne juive, cultivée. Lorsque Jésus lui dit que Lazare ressuscitera, elle répond qu'elle le sait : « oui, à la résurrection au dernier jour », c'est un élément de la foi des Juifs. Jésus prononce alors des paroles qui vont changer sa vie. Il l'appelle à croire, non seulement en la doctrine juive sur la résurrection, mais aussi en lui-même.

Il nous est demandé de croire au Seigneur et à ses promesses puisqu'il nous aime et nous appelle à l'aimer. Le cœur est une part importante pour aller vers le Seigneur, notre foi engage notre cœur.

Dans l'Évangile, le Magnificat est l'un des moments forts où Marie exprime sa foi.

Ayant accepté d'être la mère de Jésus par la puissance du Saint-Esprit, elle part rendre visite à sa cousine Elisabeth. Subjuguée par la bonté de Dieu, Marie exulte dans une prière de louange, une prière du cœur.

« Mon âme exalte le Seigneur, mon esprit exulte en Dieu mon Sauveur. Il s'est penché sur son humble servante ; désormais tous les âges me diront bienheureuse. Le Puissant fit pour moi des merveilles ; Saint est son nom ! » (Lc 1, 46-49)

La profondeur de la foi de Marie s'exprime dans ce chant. Marie connaît Dieu avec son esprit et son cœur, elle croit à ses promesses pour elle et son peuple. Sa foi lui fait ouvrir le cœur aux dimensions de son peuple.

Nous avons besoin d'aimer profondément le Seigneur avec notre esprit et notre cœur. Blaise Pascal évoque cette vérité :

« Le cœur a ses raisons, que la raison ne connaît point. On le sent en mille choses. C'est le cœur qui sent Dieu, et non la raison. Voilà ce que c'est que la foi parfaite, Dieu sensible au cœur. » (Pascal, Pensées, paragraphe 263)

En cette Année de la Foi, nous allons peut-être découvrir l'importance d'écrire notre psaume d'amour, notre Magnificat, pour l'action de Dieu dans notre vie. C'est une expression de notre foi qui vient du cœur, une manière de répondre à la question de Jésus : « Est-ce que tu m'aimes ? ». C'est aussi notre foi et notre amour de Dieu qui nous conduisent à assumer notre mission de service de nos Sœurs.

3 - UNE PROFESSION DE FOI PERSONNELLE :

UNE QUESTION DE VOLONTE : « POURQUOI AS-TU DOUTE ? »

La foi suppose aussi de notre part le choix de suivre le Seigneur totalement. Elle engage notre volonté et nos actes : je choisis d'être fidèle, de vivre d'une manière qui soit l'expression de ma foi.

Dans l'Évangile, Jésus marche sur l'eau

Nous pouvons encore compter sur Pierre et son expérience avec Jésus pour nous aider à comprendre cette vérité. Un jour, Jésus marche sur l'eau ; le voyant, Pierre veut faire de même.

« Pierre prit alors la parole et dit à Jésus : « Seigneur, si c'est bien toi, ordonne-moi de venir vers toi sur l'eau. » Jésus lui dit : « Viens ! » Pierre descendit de la barque et marcha sur les eaux pour aller vers Jésus. Mais, voyant [que le] vent [soufflait fort], il eut peur ; et, comme il commençait à enfoncer, il cria : « Seigneur, sauve-moi ! » Aussitôt Jésus étendit la main, le saisit et lui dit : « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? » Et quand ils furent montés dans la barque, le vent tomba. Alors ceux qui étaient dans la barque se prosternèrent devant lui, et ils lui dirent : « Vraiment, tu es le Fils de Dieu ! » (Mt 14, 28-33).

Ce récit nous offre une réflexion sur la foi. Nous voyons la capacité de Pierre à suivre le Seigneur en qui il met sa confiance. Lorsqu'il garde les yeux fixés sur le Seigneur, il peut marcher sur l'eau ; mais dès qu'il se laisse distraire, il sombre. La symbolique du récit est claire. Quand Jésus a une place importante dans notre vie, nous sommes de véritables croyants, laissant le Seigneur nous guider. Cependant, beaucoup d'autres choses peuvent attirer notre attention. Pour Pierre, ce sont les vagues, le mouvement du vent, la peur de ne pas pouvoir faire ce qu'il est en train de faire. Ces autres voix deviennent trop fortes et l'empêchent d'écouter Jésus. Il oublie de regarder Jésus, de mettre sa foi en Lui. Alors Jésus se porte immédiatement à ses côtés pour le soutenir et lui dit : « *homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ?* »

Dans nos vies, la question essentielle est celle de la confiance que nous plaçons en Jésus pour qu'il nous aide à accomplir notre mission. Si Jésus nous invite à marcher sur l'eau, nous pouvons le faire si nous mettons notre foi en lui. Mais lorsque nous commençons à douter ou à raisonner, nous sommes condamnés à couler. Marcher sur l'eau est un art qui s'acquiert par un regard de foi et une ferme résolution. Il ne suffit pas de croire, il faut agir selon notre foi. Notre foi est un don qui engage notre volonté à travers des choix et des décisions à prendre.

« Aimons Dieu, mes frères, aimons Dieu, mais que ce soit aux dépens de nos bras, que ce soit à la sueur de nos visages. » (Coste XI, Entretien 25 « Sur l'Amour de Dieu » p. 40)

Pour Vincent et ceux qui ont embrassé son charisme, la foi s'exprime dans l'action. Les premières Filles de la Charité l'ont manifesté avec force par leurs multiples services : porter la nourriture à travers les rues de Paris, servir les malades chez eux dans les hôpitaux et les prisons, soigner les blessés sur les champs de bataille, éduquer les orphelins... Ainsi, elles ont exprimé leur foi dans le Christ présent dans la personne des pauvres. Ces actions se continuent aujourd'hui de différentes manières.

Vincent ne parlait pas avec enthousiasme de ceux dont la foi ne s'exprimait pas dans l'action :

« Ils se flattent de leur imagination échauffée ; ils se contentent des doux entretiens qu'ils ont avec Dieu dans l'oraison ; ils en parlent même comme des anges ; mais, au sortir de là, est-il question de travailler pour Dieu, de souffrir, de se mortifier, d'instruire les pauvres, d'aller chercher la brebis égarée, d'aimer qu'il leur manque quelque chose, d'agréer les maladies ou quelque autre disgrâce, hélas ! il n'y a plus personne, le courage leur manque. » (Coste XI, Entretien 25, p. 40)

Notre foi au Christ présent dans les pauvres doit prendre corps et passer à travers nos mains et nos pieds.

« A quoi cela sert-il, mes frères, que quelqu'un dise : « J'ai la foi », s'il n'a pas les œuvres ? La foi peut-elle le sauver ? Si un frère ou une sœur sont nus, s'ils manquent de leur nourriture quotidienne, et que l'un d'entre vous leur dise : « Allez en paix, chauffez-vous, rassasiez-vous », sans leur donner ce qui est nécessaire à leur corps, à quoi cela sert-il ? Ainsi en est-il de la foi : si elle n'a pas les œuvres, elle est tout à fait morte... Comme le corps sans l'âme est mort, de même la foi sans les œuvres est-elle morte. » (Jc 2, 14-17, 26)

La foi nous engage à choisir de suivre totalement le Seigneur.

Le jeune homme riche

Dans l'Évangile, le jeune homme riche s'approche de Jésus et lui pose la question : « *Bon maître, que dois-je faire pour avoir en héritage la vie éternelle ?* » Jésus prend la question au sérieux et lui répond ce qu'on attend d'un maître pieux : « *observe les commandements* ». Quand l'homme répond qu'il fait cela depuis toujours, Jésus le regarde avec amour et lui offre l'opportunité d'être encore meilleur :

« Une seule chose te manque : va, vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres et tu auras un trésor au ciel ; puis viens et suis-moi. » (Mt 19, 21)

Jésus va au cœur de la question, il voit ce qui le retient et l'empêche de mettre Dieu au centre de sa vie : ses biens. Jésus l'invite à se libérer de ses possessions, à les partager avec les pauvres et à le suivre. Il offre à cet homme le privilège d'être disciple ! Mais le jeune homme doit choisir : « et lui, à ces mots, devint tout sombre et s'en alla triste car il avait de grands biens. Le désir de ce jeune homme à bien faire retombe. Il attendait que Jésus lui demande une action à faire, mais il n'est pas prêt d'accepter la solution qu'il lui propose car il est à l'aise avec tout ce qu'il a ; ses richesses le mettent en sécurité et il s'en va tout triste. On peut imaginer que Jésus est lui aussi un peu attristé, et il se tourne vers les disciples pour leur présenter la leçon de la dépendance trop forte aux biens matériels.

Quand Jésus l'invite à approfondir davantage son être de disciple, il n'est pas préparé à abandonner ce qui est le plus important dans sa vie : la sécurité de ses possessions. Quand nous écoutons ce récit, nous devons penser que Jésus peut nous dire la même chose. Nous observons les commandements, mais Jésus peut nous demander de quitter ou de renoncer à certaines possessions (matérielles ou autres) pour qu'il soit vraiment le centre de notre vie. Sommes-nous prêtes à identifier ce à quoi nous devons renoncer pour que Jésus soit la valeur la plus importante dans notre vie ?

Jésus nous invite à le suivre et il nous indique la manière de le faire, mais nous ne l'entendons si nous sommes prêts à l'écouter. Il nous est demandé d'examiner notre vocation et de prêter attention aux exigences de notre charisme. Il nous est demandé de reconnaître notre « besoin » particulier et d'être prêts à y renoncer pour lui permettre de prendre la place centrale dans nos vies. Comme il a regardé l'homme riche, Jésus lève les yeux sur nous avec amour et nous invite à approfondir notre être de disciples.

Conclusion:

L'esprit, le cœur et la volonté participent à la manière dont notre foi doit s'exprimer. L'engagement personnel de notre foi en tant que Sœurs servantes est une grâce pour notre communauté et elle nous permet de contribuer à l'engagement de foi de nos Sœurs. Prions pour que chacune de nous soit attentive à l'appel que le Seigneur nous donne pour mener une vie de foi. Paul nous dit que : « *Le juste vivra de la foi* » (Rm 1, 17).

Père Patrick Griffin, cm
Directeur général

A l'occasion du 50^e anniversaire du Concile Vatican II

A partir du Concile Vatican II et de l'enseignement de Paul VI et de Jean-Paul II

Marie dans la vie et la mission de l'Eglise

Introduction

L'Eglise célèbre actuellement le 50^e anniversaire de Vatican II. A cette occasion, les chrétiens sont appelés à relire les textes du concile, de s'en inspirer pour nourrir leur foi.

Le concile Vatican II est le 21^{ème} concile œcuménique, ouvert le 11 octobre 1962 par le Pape Jean XXIII, clôturé le 8 décembre 1965 sous le pontificat de Paul VI.

Le concile se voulait un retour aux sources pour répondre aux deux grandes questions posées par Jean XXIII :

- Eglise, que dis-tu de toi-même ?
- Eglise, qu'as-tu à dire au monde ?

Deux grandes Constitutions répondront à ces questions :

- *Lumen Gentium* : La vie de l'Eglise en son mystère
- *Gaudium et Spes* : l'Eglise dans le monde de ce temps, s'ouvrant particulièrement à la culture contemporaine.

Etudiant le mystère de l'Eglise, les Pères conciliaires se sont posé la question de la place et du rôle de Marie. Dans le chapitre 8 de *Lumen Gentium*, ils ont mis en lumière le rôle de Marie dans l'Eglise. C'est la première fois dans l'histoire qu'un concile offre ainsi une synthèse mariale qui se déploiera avec Paul VI, Jean-Paul II et Benoît XVI.

Nous allons suivre le développement de la doctrine mariale au Concile, puis dans le Magistère des papes Paul VI et Jean-Paul II à partir des 5 thèmes suivants :

- I - Marie dans le mystère de l'Eglise.
- II - Marie : Mère de l'Eglise.
- III - La prière et le culte marial
- IV - La médiation maternelle de Marie.
- V - Marie et le mystère de la femme.

I - MARIE DANS LE MYSTERE DE L'EGLISE

Le dernier chapitre de *Lumen Gentium* expose le mystère de Marie, « *membre suréminent et absolument unique de l'Église* » (§ 53).

Initialement était prévu un schéma particulier concernant la Vierge Marie, le schéma *De Beata (La Bienheureuse Vierge Marie)*. Mais beaucoup de Pères conciliaires souhaitaient inclure leur texte dans la Constitution sur l'Eglise. Il fallut voter : 40 voix seulement sur 2000 séparaient les deux options au profit de l'inclusion. 1074 voix contre l'inclusion, et 1114 pour. Le Père Laurentin a témoigné : « *Au sortir de Saint-Pierre ce jour-là, j'ai vu couler des larmes.* » On craignait surtout la dilution du culte marial et, finalement, son abandon.

En fait le Concile a voulu rompre avec ce qu'on appelait le « mouvement marial » qui tendait à adresser sans cesse de nouvelles louanges à Marie avec une fausse interprétation du principe « *De Marie, on ne parle jamais assez* », comme si la multiplicité des louanges exprimait mieux le mystère. Bien sûr, on

n'épuisera pas le mystère de Marie parce qu'il est le reflet du mystère de Dieu, elle est la créature toute à l'image et à la ressemblance de Dieu. Mais on risquait de faire d'elle comme une intermédiaire entre le Christ et les hommes.

Le Concile ne vise nullement à relativiser la mission qui lui est confiée, ni les qualités dont Dieu voulait la gratifier pour qu'elle puisse y répondre : mission et grâce s'accompagnent. « *Marie reçut le Verbe de Dieu à la fois dans son cœur et dans son corps, elle est donc reconnue et honorée comme la véritable Mère de Dieu et du Rédempteur. Sa charge et sa dignité lui sont conférées par un don exceptionnel de grâce qui la met bien au-dessus de toutes les créatures du Ciel et de la terre.* » (§ 53).

Dans le § 54, il est précisé que « *cette place, la plus élevée au-dessous du Christ, nous la rend en fait toute proche. Si du moins nous comprenons qu'il s'agit d'une élévation dans l'ordre de l'amour, d'une proximité avec le Christ Serviteur dont elle sera la petite servante* ».

Le Concile Vatican II montre donc que Marie est au cœur du mystère du Christ et de l'Eglise, comme l'exprime le titre du chapitre 8 de *Lumen Gentium* : « *La Bienheureuse Vierge Marie dans le mystère du Christ et de l'Eglise* ». C'est pourquoi à la suite du Concile, lorsque nous parlons de Marie, nous devons la situer dans le mystère du Christ et de l'Eglise.

Marie est la charnière du Salut. En elle, Dieu et l'homme se rencontrent de telle manière qu'ils ne font plus qu'un. Le Concile d'Ephèse (431) avait déjà souligné ce rôle de Marie dans le Salut.

A la question « quand l'Eglise célèbre-t-elle la Vierge Marie ? », nous répondons : l'Annonciation, la Visitation, Noël, le temps de l'Avent, et nous oublions souvent l'essentiel : le mystère pascal.

En chaque célébration eucharistique, l'Eglise reconnaît que Marie est au cœur du mystère pascal. Dans les textes des premières prières eucharistiques, nous « *faisons mémoire de la Bienheureuse Vierge Marie* » présente au cœur du mystère pascal. Ce n'est pas simplement par un réflexe sentimental ; la messe n'est pas une affaire privée, elle se vit en Eglise, autour de Marie. En faisant mémoire de Marie, nous nous appuyons sur sa prière. L'Eglise est portée par la foi de Marie, elle naît de sa foi et puise en elle la source de sa louange et de son intercession. « *Parce qu'elle a coopéré par sa charité à la naissance de l'Eglise. Marie est au cœur de l'Eglise, ce lieu de source où jaillit, aujourd'hui comme hier, par la pure grâce de l'Esprit, la vie de Dieu partagée aux croyants* » dit le Concile, citant saint Augustin.

II - MARIE, MERE DE L'ÉGLISE

Le Concile n'a pas employé l'expression « Mère de l'Eglise », mais il a dit l'équivalent : « *L'Eglise se tourne vers Marie avec un sentiment filial de piété comme il convient pour une Mère très aimante.* » (§ 53).

On peut nommer Marie « *Mère de l'Eglise* », parce qu'elle est la mère du Christ et, donc, de tous ses membres mystiques, même si elle reste malgré tout notre sœur.

Dans l'évangile de saint Jean, nous lisons: « *Au pied de la Croix de Jésus se tenait sa mère et auprès d'elle le disciple que Jésus aimait. Voyant sa mère... Jésus dit : « Femme voici ton fils ». Il dit ensuite au disciple : « Voici ta mère »* (Jn 19, 25-27). Dans la version grecque, il n'est pas écrit « *voyant sa mère* » mais « *voyant la mère* », il n'y a pas d'article possessif et on peut se contenter de l'article « *la* » car on comprend qu'il s'agit de « *sa mère* ». Désormais, Marie est **la** mère, elle est toute prise par sa mission maternelle, elle **n'est que la mère**, c'est là tout son être et sa vocation, c'est sa grâce et sa mission unique : elle est la mère, celle dont la vie est totalement donnée. Il n'est pas besoin de chercher un titre plus évangélique.

C'est pourquoi l'Eglise entière veut se reconnaître en Marie car l'Eglise doit mettre au monde sans cesse de nouveaux enfants de Dieu, l'Eglise est Mère. Donc, dans ce sens-là, Marie est le modèle d'une Eglise-Mère : « *Mère virginale, l'Eglise ne le sera jamais que dans la grâce du oui de la foi de Marie recevant en son cœur le Verbe de Dieu* » (§ 63-64).

Dans une homélie d'un 8 décembre à la Piazza di Spagna à Rome, Benoît XVI a rappelé l'émotion des Pères Conciliaires lorsque Paul VI avait mis en relief ce titre de Marie en prononçant ce discours : « *C'est donc à la gloire de la Bienheureuse Vierge et à notre réconfort que nous proclamons Marie très sainte Mère de l'Eglise, c'est-à-dire de tout le peuple de Dieu, aussi bien des fidèles que des pasteurs, qui l'appellent Mère très aimante, et nous voulons que dorénavant, avec un tel titre très doux, la Vierge soit encore plus honorée et invoquée par tout le peuple chrétien.* » A ces mots, tous les Pères conciliaires s'étaient levés et avaient applaudi.

« *Totus Tuus, Mater Ecclesiae* ».

Au Concile, le pape Jean-Paul II faisait partie du groupe d'évêques qui avaient sollicité l'adoption de ce titre : « Marie, Mère de l'Eglise ». Pour manifester son attachement à cette invocation, il a fait placer une mosaïque de la Vierge à l'Enfant, sous une des fenêtres du palais apostolique de la Place Saint-Pierre. Il fit mettre aussi son blason bleu avec la croix jaune et le M au-dessous, et cette prière qui l'accompagne : « *Totus Tuus* », en y ajoutant : « *Mater Ecclesiae* ».

III - LA PRIERE ET LE CULTE MARIALS

En Marie, le dialogue du Salut

Dans *Ecclesiam Suam*, (1964) première encyclique de Paul VI sur l'ecclésiologie, le Pape insiste, entre autres, sur la nécessité du culte marial dans la mission de l'Eglise⁷. Il écrit que la racine du dialogue du Salut, c'est le moment où Dieu a rencontré l'homme. Or, Dieu ne l'a jamais rencontré d'aussi près que dans le sein de Marie. En Marie, Dieu et la créature ne font plus qu'un.

Le Concile d'Ephèse avait déjà affirmé que, tout ce qu'on disait de Dieu, on pouvait le dire de l'homme et inversement. En Jésus-Christ, Dieu est né, a souffert, est mort ; mais on peut dire aussi qu'en Jésus-Christ, la créature est devenue éternelle. C'est le cœur de notre foi. Nous le proclamons dans la troisième préface de la Nativité. Ainsi, en Marie, le dialogue du Salut se réalise parfaitement. Le Fiat de l'humble servante est parfaitement accordé au Fiat de Dieu prononcé en Jésus-Christ. La réponse de la créature s'accorde au don de Dieu, c'est le même « oui ».

Le culte marial

Ensuite, Paul VI va commenter cette expression du Concile « *culte marial* » dans cinq grands documents :

- *Le mois de mai consacré à Marie* (1965)
- *Signum Magnum* (13 mai 1967). Cette exhortation apostolique « *Un grand signe dans le Ciel* », écrite à l'occasion du 50^e anniversaire des apparitions de Fatima, propose « *La vénération et l'imitation de Marie, Mère de l'Eglise, modèle de toutes les vertus* ».
- *La Mère du Christ* (1968)
- *Le mois d'octobre, mois du Rosaire* (1969)
- *Marialis Cultus* (1974)

L'EXHORTATION APOSTOLIQUE « *MARIALIS CULTUS* », 2 février 1974 (MC)

Dans *Marialis Cultus*, Paul VI rappelle le triomphe fait à Marie lors du Concile d'Ephèse, en 431, où elle fut saluée du titre de « Théotokos », Mère de Dieu.

- Dans l'introduction, Paul VI souligne que : « *La dévotion mariale s'insère au centre du culte unique, appelé à bon droit chrétien, car c'est du Christ qu'il tire son origine et son efficacité, c'est dans le Christ qu'il trouve sa pleine expression et c'est par le Christ que, dans l'Esprit, il conduit au Père* ».

⁷ Dans un contexte œcuménique, cette insistance sera renouvelée quelques années plus tard dans l'encyclique *Marialis cultus*.

- Dans la première partie, Paul VI invite les fidèles à s'arrêter sur quelques questions concernant les rapports entre la liturgie et le culte de la Vierge.

- Dans la seconde partie, il propose des considérations et des directives aptes à favoriser le légitime développement du culte marial.

- Enfin, dans la troisième partie, quelques réflexions sont suggérées pour prier de manière plus fervente la prière de l'Angelus et celle du Rosaire.

1^è partie de *Marialis Cultus* : LE CULTE DE LA VIERGE MARIE DANS LA LITURGIE

1 - LA VIERGE DANS LA LITURGIE ROMAINE RENOVEE

Paul VI montre la place de Marie dans la liturgie ecclésiale renouvelée. Le culte marial n'est donc pas une dévotion particulière, il est au centre du culte chrétien voué au Christ. « *La liturgie romaine renouvelée a introduit... la mémoire de la Mère dans le cycle annuel des mystères de son Fils.* »

Les fêtes mariales

Paul VI commente les fêtes mariales dans le missel romain, marquant davantage le lien qui unit la mémoire de la Mère dans le cycle annuel des mystères de son Fils :

- Le temps de l'Avent en considérant l'amour avec lequel la Vierge attendait le Fils,

- Le temps de Noël avec la solennité de la Nativité et la vénération de sa Mère.

- Aux deux solennités de l'Immaculée Conception et de la Maternité divine, il faut ajouter la célébration du 25 mars, tous trois liés plus directement au mystère de l'Incarnation.

- Et la solennité du 15 août célèbre sa glorification et sa parfaite configuration au Christ ressuscité.

- Après ces solennités, il faut considérer quelques célébrations commémorant des événements du salut dans lesquels Marie fut étroitement associée à son Fils (la nativité de Marie, la Visitation, Notre Dame des Douleurs).

- La fête du 2 février est une mémoire conjuguée du Fils et de la Mère.

Les prières eucharistiques font mémoire de Marie

Paul VI n'omet pas de souligner que, dans toutes les prières eucharistiques d'Orient et d'Occident, l'Eglise fait mémoire de manière significative de la Mère du Seigneur (cf. MC 10).

« *Dans la communion de toute l'Eglise, nous voulons nommer en premier lieu la bienheureuse Marie toujours Vierge, Mère de notre Dieu et Seigneur, Jésus Christ* » ; telle aussi la récente prière eucharistique III, qui exprime par une supplication intense le désir des fidèles de partager avec la Mère l'héritage qui revient à des fils : « *Que l'Esprit Saint fasse de nous une éternelle offrande à ta gloire pour que nous obtenions un jour les biens du monde à venir, auprès de la Vierge Marie, la bienheureuse Mère de Dieu...* » Cette commémoration quotidienne par la place qu'elle occupe au cœur du Sacrifice divin, doit être considérée comme une forme particulièrement expressive du culte rendu par l'Eglise à la « bien-aimée du Très-Haut » (MC 10).

Le livre de la liturgie des Heures contient, lui aussi, des témoignages de piété envers la Mère du Seigneur, par exemple dans les hymnes, dans les antiennes, dans les prières d'intercessions des Laudes et des Vêpres. La mémoire de la Vierge revient avec un rythme fréquent.

2 - LA VIERGE EST LE MODELE DE L'EGLISE DANS L'EXERCICE DU CULTE

Paul VI décrit Marie comme le modèle du vrai culte divin. Il approfondit un aspect particulier des rapports existant entre Marie et la liturgie, autrement dit : Marie, modèle de l'attitude spirituelle avec laquelle l'Eglise célèbre et vit les mystères divins. Donc, l'Eglise rend un culte à Marie (MC, 16) et reconnaît en elle **le modèle de sa prière**. Elle est la Vierge qui écoute (MC 17), la Vierge qui prie (MC, 18), la Vierge qui enfante (MC, 19), la Vierge qui offre (MC, 20), éminemment associée au Rédempteur. Modèle de toute l'Eglise dans l'exercice du culte divin, Marie est maîtresse de vie spirituelle pour tous les chrétiens (MC, 21).

2^è partie de *Marialis Cultus*: POUR LE RENOUVEAU DE LA PIETE MARIALE

Dans cette deuxième partie, Paul VI donne des directives pour le culte marial : ce culte doit être orienté vers la Trinité, vers le Christ et l'Église. Il rappelle ainsi **l'aspect trinitaire, christologique et ecclésial** du culte de la Vierge Marie.

« Le culte chrétien est, par nature, un culte rendu au Père, au Fils et à l'Esprit Saint. Dans cette perspective, il s'étend légitimement, même si c'est de façon substantiellement différente, tout d'abord et particulièrement à la Mère du Seigneur... Dans la Vierge, tout se rapporte au Christ et tout dépend de lui : c'est pour lui que Dieu le Père, de toute éternité, l'a choisie comme Mère toute sainte et l'a parée de dons de l'Esprit à nul autre consentis » (MC, 25).

Puis, toujours en suivant la ligne de l'enseignement conciliaire, Paul VI ajoute que le culte marial doit s'appuyer sur un fondement **biblique**, et par là, être acceptable d'un point de vue **œcuménique** ; le tout sans négliger les accents **anthropologiques**.

Le culte marial est enraciné dans la Bible et la Tradition. Il n'est pas constitué par une série de petites fêtes particulières, mais il se coule *dans le grand mystère d'alliance entre Dieu et l'homme*. Marie est présente tout au long de l'histoire du salut. Elle est la nouvelle Eve qui accompagne la route du nouvel Adam, elle est la créature humaine la plus adaptée au désir d'Alliance de Dieu.

Au point de vue anthropologique, Marie apparaît certes comme la femme forte qui, avec les autres saintes femmes, tient bon dans ce lieu d'angoisse que la plupart des disciples hommes ont déserté. Marie vit totalement au service de son Fils, et doit le laisser disposer d'elle comme il en a besoin et comme il le veut. La vénération de Marie est la voie la plus sûre pour nous rapprocher concrètement du Christ.

En méditant la vie de Marie, nous apprenons ce que c'est que de vivre pour le Christ et avec le Christ, dans la vie quotidienne, dans une proximité intérieure.

3^e partie de *Marialis Cultus* : INDICATIONS SUR DEUX EXERCICES DE PIÉTÉ : L'ANGELUS ET LE ROSAIRE

Dans la troisième partie, Paul VI promeut la récitation de l'Angelus, du Rosaire comme un déploiement de la Liturgie des Heures, plongeant sans cesse le temps des hommes dans l'éternité de Dieu. En effet, les prières mariales nous conduisent toujours dans cette proximité concrète avec le Seigneur et avec tout le mystère de la rédemption.

L'ANGELUS

Les trois brèves formules de l'Angelus sont christocentriques : annonce de l'Incarnation, consentement de la Vierge, accomplissement de l'Incarnation elle-même.

« La prière de l'Angelus n'a pas besoin d'être rénovée : sa structure simple, son caractère biblique, son origine historique qui la relie à la demande de sauvegarde dans la paix, son rythme quasi liturgique qui sanctifie divers moments de la journée, son ouverture au mystère pascal qui nous amène, tout en commémorant l'Incarnation du Fils de Dieu, à demander d'être conduits « par sa passion et par sa croix jusqu'à la gloire de la résurrection », font que, à des siècles de distance, elle conserve inaltérée sa valeur et intacte sa fraîcheur ». (MC, 41).

Le Rosaire

Ce mode de prière mariale ramasse toute l'histoire du salut, la représentation concrète des mystères de la vie de Jésus : sa jeunesse, son ministère, la fin de sa vie publique dans la Passion, sa Résurrection et son achèvement, dans lequel il introduit aussi Marie comme archétype de l'Église.

Marie est donnée comme point d'appui. En elle, le mystère de la Trinité éclot pour la première fois. Elle accompagne ensuite le Dieu incarné du berceau à la tombe et, au-delà, à la vie glorifiée. Marie est associée au cheminement de Jésus jusqu'à l'Assomption dans le ciel.

IV - LA MÉDIATION MATERNELLE DE MARIE

En 1987, le Pape Jean-Paul II proclame une Année mariale pour souligner la présence spéciale de la Mère de Dieu dans le mystère du Christ et de son Eglise (RM 48, 2) et accompagner cette dernière dans sa marche vers le Jubilé de l'An 2000 (RM 49). Jean-Paul II choisit :

- de commencer cette Année mariale par la solennité de la Pentecôte (7 juin 1987) comme pour souligner que l'Eglise doit redécouvrir sa nature à partir de Marie,
- et de la clôturer le jour de la fête de l'Assomption (15 août 1988), ce qui renvoie à l'humanité déjà sauvée en Marie.

Le choix de ces deux dates est une manière de mettre en relief que Marie se trouve au commencement de la vie de l'Eglise et qu'elle l'accompagne jusqu'à son terme.

Pour célébrer cette Année mariale, Jean-Paul II publie le 25 mars 1987 l'encyclique *Redemptoris Mater* (RM) dans laquelle il reprend l'enseignement du Concile Vatican II et partage son expérience spirituelle de la présence de Marie dans la vie de l'Eglise et de chaque chrétien.

LA MERE DU CHRIST EST DONNEE COMME MERE AUX HOMMES (RM 23).

Dans les paroles : « *Voici ta mère* », Jean-Paul II voit le testament du Christ délivré de la Croix : « *La maternité de Marie... est un don que le Christ lui-même fait à chaque homme* » (RM 45). Le Pape continue sa méditation sur la parole par laquelle s'achève la scène du Calvaire : « *A partir de cette heure, le disciple la prit chez lui* » (Jn 19, 27), et il en donne une interprétation très subtile. Quand on traduit littéralement cette phrase, on peut lire : *Il l'accueillit chez lui (dans sa maison personnelle)*. Cela signifie, selon Jean-Paul II, qu'il se noue une relation toute intime entre le disciple et Marie. « *Ainsi s'exerce la maternité selon l'Esprit qui est devenue le rôle de Marie au pied de la croix et au Cénacle* » (RM 45, 4). C'est pourquoi en se livrant filialement à Marie, le disciple entre dans le rayonnement de la foi de Marie et participe à sa foi.

LA MEDIATION DE MARIE

Ensuite, Jean-Paul II développe le thème de la médiation de Marie. Certes, le concile Vatican II a déjà mentionné le titre de « *médiatrice* » et parlé explicitement de la médiation de Marie, mais jamais jusqu'ici le sujet n'avait été abordé de façon aussi détaillée dans les documents du magistère. L'encyclique ne va pas au-delà du concile mais elle en approfondit les principes en leur donnant un poids nouveau pour la théologie et la piété. Cette expression « *médiation de Marie* » constitue le titre de la troisième partie de l'encyclique.

Le Pape souligne avec vigueur la médiation de Jésus-Christ, il n'y a pas deux médiations, il n'y a qu'une, celle du Christ. La médiation de Marie ne s'ajoute pas à celle de l'unique Médiateur, pas plus que celle des saints, ne s'ajoute à celle de Marie. Il n'y a pas entre Dieu et nous, des médiations en cascade, mais l'union totale de Dieu et de l'homme en Jésus. Mais c'est dans cette union que nous devons entrer, c'est dans cette union que nous trouvons la présence agissante de Marie et des saints.

La médiation du Christ se réalise **en Marie** et la médiation de Marie repose sur sa participation à la fonction médiatrice du Christ : c'est « *une médiation dans le Christ, « une médiation toujours subordonnée* », comparée à un service (RM 38,4). Cette médiation de Marie « *découle de la surabondance des mérites du Christ, elle s'appuie sur sa médiation dont elle dépend en tout et d'où elle tire toute sa vertu* » (RM 38, 1), « *une médiation spéciale et exceptionnelle, fondée sur la 'plénitude de grâce'* » (RM 39, 4), une médiation qui est toujours « *une participation à l'unique source qu'est la médiation du Christ* » (RM 38, 5).

La Médiation d'une Mère

Jean-Paul II va plus loin. Même si la médiation de Marie se trouve située sur le plan de la « *participation de toute créature* » à l'œuvre du Rédempteur, elle revêt cependant un caractère original. Le Pape qualifie cette médiation de « *maternelle* ». Cet adjectif « *maternel* » renvoie à l'être même de Marie ; la médiation de Marie est étroitement liée à sa maternité, c'est la « **médiation d'une Mère** », celle qui met Jésus au monde. Marie est donc associée à la mission du Christ médiateur à la façon d'une mère, « *elle se*

place 'au milieu', c'est-à-dire qu'elle agit en médiatrice non pas de l'extérieur, mais à sa place de mère » (RM 21) et elle exerce cette médiation maternelle par son intercession : « *La maternité de Marie demeure sans cesse dans l'Eglise comme médiation d'intercession* » (RM 40, 2). L'intercession de Marie est le commencement de la venue de l'Esprit.

La Médiation maternelle de Marie favorise l'union immédiate des croyants avec le Christ.

Le Pape cite un paragraphe essentiel du chapitre 8 de *Lumen Gentium* (n° 60) : « *Unique est notre médiateur, selon les paroles de l'apôtre (1 Tm 2, 5-6), car il n'y a qu'un Dieu, il n'y a aussi qu'un médiateur entre Dieu et les hommes, le Christ Jésus... Mais (ce n'est pas un « mais » d'opposition), le rôle maternel de Marie à l'égard des hommes n'offusque et ne diminue en rien cette unique médiation du Christ, il en manifeste au contraire la vertu... L'union immédiate des croyants avec le Christ ne s'en trouve en aucune manière empêchée, mais au contraire aidée* ». (RM 38, 2).

Cette dernière phrase est absolument déconcertante pour nos logiques humaines. Marie laisse passer à travers elle la grâce dont elle est comblée. La médiation de Marie favorise l'union immédiate des croyants avec le Christ. Donc, d'une certaine manière, on peut dire que sa médiation maternelle favorise l'absence de médiation ! De même, s'il n'y a pas cette médiation maternelle, il n'y a plus l'immédiateté de l'union avec le Christ car nous, nous ne sommes que de pauvres pécheurs, nous nous mettons toujours au centre, nous raisonnons à partir de nous... pour cela, nous restons toujours à distance du Christ. Sans la médiation maternelle de Marie, nous ne sommes reliés au Christ que de manière imparfaite, à la mesure de notre pauvre foi ; tandis qu'en elle, nous sommes enfantés à la vie de Dieu. C'est son rôle de mère : faire de nous des enfants semblables à l'enfant qu'elle a eu sur la terre.

L'Eglise participe à la foi de Marie

Figure maternelle de l'Eglise, Marie est le « milieu nourricier » que Jésus nous partage et où nous pouvons le rencontrer. Elle nous fait habiter cette vie de grâce que seul le Christ communique.

La correspondance entre l'Incarnation de Jésus par l'opération du Saint-Esprit et la naissance de l'Eglise par l'action du Saint-Esprit est immense : « *La personne qui fait l'unité entre ces deux moments est Marie.... Dans les deux cas, sa présence discrète, mais essentielle, montre la voie de la 'naissance par l'Esprit'* » (RM 24, 4). *A la base de ce que l'Eglise est depuis le commencement... se trouve Marie... La foi de Marie... précède le témoignage apostolique de l'Eglise et demeure au cœur de l'Eglise comme un héritage spécial de la révélation de Dieu. Tous ceux qui participent à cet héritage... participent en un sens à la foi de Marie* » (RM 27, 1).

A la Pentecôte, l'Eglise participe à la foi de Marie. Marie accompagne les apôtres en profondeur, par la prière et elle continue auprès de nous. **Au cœur de l'Eglise**, Marie est donc **une présence croyante** qui laisse passer parfaitement, à travers elle, la puissance de l'Esprit. Son action maternelle s'exerce envers l'Eglise dans son ensemble, qu'elle prépare et dispose à recevoir la grâce du Christ.

Avec Jean-Paul II, nous comprenons que nous avons, nous aussi, à participer à la foi de Marie pour avancer avec l'Eglise en son pèlerinage. Sans la médiation de notre Mère par la foi, nous en restons à la mesure de notre pauvre foi et notre capacité à accueillir le Christ est limitée et donc imparfaite. Dans la foi du cœur de Marie, la vie divine nous est communiquée. Ne faisant plus qu'un avec elle, nous sommes totalement réceptifs au don de l'Esprit Saint.

Debout au pied de la Croix, Marie est la figure de l'Eglise, elle est le cœur de l'Eglise uni au cœur de Jésus. Jean-Paul II explique que lorsque Marie se tient au pied de la Croix de son Fils, on est témoin de la kénose la plus forte, la plus cruelle qui ait pu être vécue dans l'histoire de l'humanité, puisque non seulement Marie doit donner ce qu'elle a déjà elle-même offert, mais même ce que Dieu lui a donné : son Fils, son unique, celui qu'elle aimait. Marie a déjà tout offert d'elle-même pour être seulement disponible au Don de Dieu. Elle doit aller jusqu'au bout du sacrifice car le Père, va jusqu'au bout, il livre le Fils de son Amour et la Mère fait de même. Elle est là, toute entière adhésion à Jésus, son abandon est un écho du cri de Jésus sur la Croix. Marie est la première à suivre le Christ jusqu'au bout, comme il l'a demandé. (RM, 18).

En participant à la foi de Marie lorsqu'elle se tient au pied de la Croix de son Fils, « *alors qu'elle participe au mystère bouleversant de ce dépouillement, la kénose de la foi la plus profonde dans l'histoire de l'humanité, une foi unie parfaitement au Christ dans son dépouillement* » (RM 18, 3), nous apprenons à suivre le Christ jusque dans son dépouillement « *Lui qui n'a pas revendiqué son rang qui l'égalait à Dieu, mais s'est abaissé jusqu'à prendre la condition des hommes, ... jusqu'à la mort.* » (Ph 2,6-8).

Marie nous entraîne sur le chemin de la Pâque. Avec elle, nous apprenons à laisser Dieu nous faire passer par où Lui-même a voulu aller : nous apprenons à nous dépouiller « de notre rang » pour laisser grandir en nous la part de Dieu. Le chemin que doivent suivre les disciples du Christ est celui de l'abaissement et de l'amour humble. C'est ce qu'a vécu Joseph, lui qui était le plus proche de Marie, il a appris avec elle à renoncer à sa part humaine pour recevoir uniquement la part de Dieu.

Marie est au cœur de la prière de l'Eglise, au cœur de l'Eucharistie.

En 2004, Jean-Paul II a voulu qu'une année de l'Eucharistie suive l'année du Rosaire (octobre 2002-2003) mettant en relief que Marie nous introduit dans le mystère de l'eucharistie car la Mère de Dieu peut être appelée, d'une certaine façon, Mère de l'eucharistie puisque le Saint Sacrement, c'est le Corps même du Fils de Marie. C'est la « femme eucharistique » par excellence.

« *Au pied de la Croix se tenait sa mère* ».

Au pied de la Croix, Marie est pleinement associée au sacrifice de son Fils. Lorsque le soldat romain transperce le cœur de Jésus déjà mort, c'est Marie debout au pied de la Croix qui reçoit ce coup en son âme, selon la prophétie du vieillard Syméon « *Un glaive te transpercera le cœur* ». C'est le cœur ouvert de Marie qui reçoit le sang coulant du cœur ouvert de Jésus. L'existence de Marie est entièrement puisée au côté ouvert de Celui qui est uniquement « Don ».

Désormais, aucune messe ne peut se célébrer sans la présence de Marie. La messe étant le sacrifice de la Croix, rendu sacramentellement présent, la Vierge est là debout au pied de nos autels, figure de l'Eglise qui offre et reçoit le don de Dieu.

Dieu se donne au pied de la Croix et l'autel est disposé au pied de la Croix ; c'est là que nous sommes. Et, si nous y sommes, c'est parce que Marie y est... Sinon nous serions comme le disciple Jean qui n'y croyait pas : il était au pied de la Croix, il avait suivi Jésus comme il pouvait mais il n'a eu la foi qu'à la page suivante de l'Evangile, quand il a vu le linceul affaissé : « *là, il vit et il crut* » ; jusque là, il n'y croyait. Mais, même si personne n'y croit, Dieu se donne quand même parce qu'il y en a une qui y croit totalement, il y en a une qui Le reçoit avec un oui parfait : Marie. Sans elle, Dieu ne pourrait se donner car il n'y aurait personne pour Le recevoir.

La foi de l'Eglise

Marie nous montre le chemin de la foi. Elle est la foi de l'Eglise, elle est la première croyante. C'est par elle et avec elle que nous apprenons la confiance, l'abandon, la fidélité. A la question « *Qui, dans l'Eglise, peut réellement saisir toute la grâce offerte dans un sacrement et y répondre ?* » Urs von Balthazar répond : seulement l'Eglise Immaculée ! Bien sûr, les membres de l'Eglise sont des « récepteurs » imparfaits du don de Dieu, mais derrière leur réception défailante, il y a celle qui Le reçoit avec le oui parfait.

Urs von Balthazar fait un commentaire intéressant sur la place de Marie au cœur de la prière de l'Eglise avant la communion eucharistique : « *Qui de nous, à la sainte communion reçoit le Fils aussi parfaitement qu'il s'offre lui-même ? Avec raison, le prêtre dit avant la communion : « Seigneur ne regarde pas nos péchés mais la foi de ton Eglise* »⁸. Il fait alors remarquer que, si l'Eglise, c'est le prêtre et l'assemblée présente, il vaut mieux que le Seigneur ne regarde pas de trop près la foi de son Eglise ! Mais

⁸ Hans Urs von Balthazar, *Marie première Eglise* (1998).

si, **au cœur de son Eglise, il y a Marie, ce parfait acte de foi, pur et total**, alors Dieu peut regarder cette source limpide qu'est la foi de Marie, son oui immaculé, sans aucune objection, sans aucune restriction au projet de Dieu. Si, derrière le oui défaillant des membres de l'Eglise, il y a celle qui le reçoit avec le oui parfait, alors Dieu peut se donner entièrement. Dans ce oui parfait de Marie, l'Eglise est, dès maintenant, *l'épouse sans tache ni ride* (Eph 5, 27).

V - MARIE ET LE MYSTERE DE LA FEMME

MULIERIS DIGNITATEM (1988)

Pour clôturer l'Année mariale le 15 août 1988, Jean-Paul II publie une Lettre apostolique : *Mulieris dignitatem* ou *La dignité de la femme*. Cette Lettre offre une très belle et très juste méditation sur l'être humain conçu à l'image de Dieu, et sur la vocation chrétienne de la femme. Marie aux côtés du Christ est la Femme, l'Humanité parvenue à la plénitude des temps. Elle est le sujet humain le plus authentique, entièrement unie à Dieu, servante à l'image du Christ-Serviteur ;

Au début de la Lettre, il rappelle un passage essentiel du Concile soulignant que Marie se laisse regarder dans la lumière du Christ, existe seulement en relation avec lui, et nous invite à regarder, dans cette lumière, chaque être humain, homme et femme, en ce Christ qui « *manifeste pleinement l'homme à lui-même et lui découvre la sublimité de sa vocation* »⁹.

Marie ne peut pas constituer un élément isolé de notre foi. Toute unie à Dieu, elle offre à l'homme le visage d'une créature, enfin, restituée à sa vocation d'exister à l'image et ressemblance de son Créateur. « *L'être humain, homme et femme, ne peut se trouver que dans le don désintéressé de lui-même* »¹⁰. Le Christ est bien sûr l'homme réalisé dans toute sa plénitude, c'est lui le Nouvel Adam, mais il a dû être accueilli dans une humanité totalement disponible, sans quoi son amour n'aurait pas pu s'imposer et il serait encore resté à notre porte. Mais il s'est trouvé une femme, une disponibilité offerte, prête à enfanter la vie sans y mêler la moindre volonté de puissance. A côté du Nouvel Adam, Fils de Dieu fait homme, on peut voir, du côté de la créature, la Nouvelle Eve, la Femme, totalement comblée de la grâce de son Dieu.

Jean-Paul II médite longuement sur ce mystère de l'humanité enfin recréée, homme et femme, dans la disponibilité à l'amour grâce au oui de Marie. Docile à l'Esprit Saint, c'est elle qui ouvre l'humanité à une relation d'Alliance. Elle est le témoin de la première relation jamais rompue.

Et donc « *toute l'humanité, masculine et féminine doit se reconnaître dans une attitude essentiellement réceptive* ». C'est pourquoi le modèle de l'humanité est essentiellement « féminin ». Nous avons à nous glisser dans cette « **humanité féminine** » **pour recevoir le don de Dieu**. La femme est ouverte à un Don qui la dépasse infiniment. L'humanité ne donne pas le Salut, elle le reçoit.

Conclusion

Marie nous conduit donc à une redécouverte et un approfondissement du mystère de Dieu et du mystère de l'homme. Nous sommes **au cœur** du mystère de la foi. Nous sortons du cadre d'une dévotion sentimentale et laissée à la liberté de chacun. Marie introduit l'humanité dans une existence en relation, l'humanité a besoin de se laisser enfanter à cette vie de Dieu, elle a besoin d'une Mère pour faire l'expérience de la Paternité de Dieu et d'une vraie fraternité humaine.

Associée par sa foi, par son oui au don de la grâce, Marie est vraiment médiatrice de l'amour gratuit, lieu de source où vient reposer l'Esprit. Elle enfante la nouvelle humanité, l'Eglise, elle est elle-même cette Eglise dans son premier jaillissement et dans son accomplissement final.

⁹ *Gaudium et Spes*, n° 22

¹⁰ *Gaudium et Spes*, n° 24

Cette réflexion des Pères conciliaires, du Magistère et des chrétiens de notre temps, sur la vie de l'Eglise et sa mission, permet la reconnaissance de l'œuvre de Dieu parfaitement réussie en Marie, modèle du mystère de la vocation de l'humanité.

Comment ne pas être reconnaissante à sainte Louise d'avoir demandé à la Compagnie de prendre Marie comme « Unique Mère » ? Au carrefour du don de Dieu et de l'accueil par la foi, Marie est notre modèle pour apprendre à accueillir la grâce de Dieu, à recevoir son Esprit d'humilité, de simplicité et de charité pour que, à travers notre personne et notre service, ce soit le Seigneur qui aime les pauvres.

Sœur Anne PREVOST
Fille de la Charité

Visite des Supérieurs

Soeur Evelyne Franc, Supérieure générale
et Soeur Zofia Danisakova, Conseillère générale

Visite de la Province de Slovénie et de la Région d'Albanie

du 4 au 11 novembre 2012

« Gardez l'espérance! » c'est le souhait que Sœur Evelyne Franc, Supérieure générale, a adressé aux Sœurs de la Province de Slovénie et de la Région d'Albanie, au Kosovo.

VISITE DE LA RÉGION D'ALBANIE (Albanie et Kosovo)

Le soir du 4 novembre 2012, accompagnée de l'est arrivée au Kosovo, Région d'Albanie (qui comporte Kosovo et Albanie et dépend de la Province de Slovénie).

Le 4 novembre 2012, la Responsable régionale, Soeur Tonja Tushi et son Conseil, et la Visitatrice de la Province de Slovénie, Sœur Bernarda Trcek étaient très heureuses d'accueillir Soeur Evelyne et Soeur Zofia Danisakova, conseillère générale, au nouvel aéroport du Kosovo à Pristina.



La journée du 5 novembre fut bien chargée. Après la prière et l'Eucharistie célébrée en plusieurs langues, les Sœurs des 5 Communautés du Kosovo et quelques Sœurs d'Albanie se sont réunies autour de Sœur Evelyne qui, aujourd'hui, succède à sainte Louise, et qui était très heureuse de voir le visage jeune de la Compagnie : 57 Sœurs dont 22 en formation initiale, l'âge moyen étant de 41 ans.

Au Kosovo et en Albanie, l'islam est la religion principale, le catholicisme est très minoritaire. Les pauvres sont très nombreux dans ces deux pays marqués par de longues années de communisme et par la guerre au Kosovo en 1999.

Toutes les Sœurs ont bien apprécié l'intervention de Notre Mère sur la fidélité au charisme et à l'esprit de la Compagnie. Les échanges ont renforcé en nous le sentiment d'appartenance et élargi nos regards vers des horizons nouveaux. Ensuite, les Conseillères de la Région d'Albany ont partagé leurs joies et leurs soucis. La journée s'est achevée par la prière des Vêpres avec les pauvres et les habitants de Letnica, lieu de pèlerinage, sanctuaire de la Sainte-Mère-de-Dieu. Jusqu'en 2002, il y avait ici une Communauté de Filles de la Charité qui, suite au tremblement de terre, ont dû quitter leur maison. En ce jour, l'évêque du Kosovo Mgr. Dodë Gjergji est venu bénir et inaugurer la nouvelle maison de Letnica. Puis se sont rassemblés autour d'un verre de l'amitié les habitants du village, quelques prêtres, les Sœurs de plusieurs communautés, des Filles de la Charité italiennes de la Province de Naples qui servent à Mollas, en Albanie.

Le lendemain, Sœur Evelyne a rencontré les Sœurs Servantes du Kosovo et d'Albanie, les assurant de son soutien et de sa prière pour leur mission.

VISITE DE LA PROVINCE DE SLOVENIE

La Province de Slovénie est formée de plusieurs pays : Macédoine, Croatie, Slovénie.

En Macédoine



La visite s'est poursuivie en Macédoine, pays voisin (ex-Yougoslavie) où oeuvrent deux communautés de Filles de la Charité appartenant à cette Province. Ce pays avec 65% d'orthodoxes et 33 % de musulmans a retrouvé son indépendance en 1991.

A Bitola, après une rencontre avec les Conférenciers de saint Vincent de Paul, Sœur Evelyne a échangé avec les trois Sœurs de la Communauté au service des personnes âgées, des malades et des délaissées en cet endroit éloigné comptant peu de catholiques.

A Skopje, capitale de la Macédoine, les Sœurs accueillent les plus démunis, assurent différents services et leur procurent des vivres. Ceux des villages lointains sont reçus dans la maison des Sœurs pour attendre l'heure de leur consultation à l'hôpital ou de leur rendez-vous administratif afin d'obtenir les documents dont ils ont besoin. Le soir, Notre Mère est arrivée à Ljubljana - capitale de la Slovénie qui, comme les autres pays de l'ex-Yougoslavie, est devenue indépendante en 1991.

La Slovénie

Les membres du Conseil provincial, le Directeur provincial, le Père Rock Gajsek, et toutes les Sœurs de la Maison provinciale de Sentjakob souhaitent la bienvenue à Soeur Evelyne. Partout, elle est attendue et accueillie avec enthousiasme et un grand esprit de foi.

Le 8 novembre, après l'Eucharistie célébrée par l'archevêque de Ljubljana, Mgr. Anton Stres, cm, toutes les Sœurs de la Province ont écouté Soeur Evelyne avec beaucoup d'intérêt, puis un échange a permis de répondre aux nombreuses questions et d'offrir des orientations. La journée s'est terminée par une soirée festive mettant en valeur la beauté de la musique et des chants slovènes.

Le 9 novembre, après la messe célébrée par le Visiteur de la Congrégation de la Mission, le Père Pavle Novak, Soeur Evelyne rejoint Mirenski Grad pour une rencontre avec les Sœurs et la communauté des Lazaristes qui dirigent un centre spirituel et accomplissent un service pastoral.

Puis, visite à Menges des Sœurs aînées de la nouvelle Maison de retraite "Sainte Catherine Labouré". Après avoir entendu les nouvelles de la Compagnie et les paroles d'encouragement de Soeur Evelyne, les Sœurs aînées, rayonnantes de bonheur, se sont engagées à prier avec encore plus de ferveur pour le monde entier.

Les jeunes des JMV attendaient avec impatience le retour des Visiteuses à la Maison provinciale pour partager avec elles leur chemin spirituel et leurs activités apostoliques. Ils sont reconnaissants de trouver un appui auprès des Sœurs qui ouvrent la porte de leur maison aux familles, aux enfants et à tous ceux qui aspirent à une meilleure vie.

La Croatie

Le 10 novembre, Soeur Evelyne et Soeur Zofia sont parties en Croatie. Un premier arrêt à Volosko, où les Filles de la Charité préparent la restructuration de la maison : une partie pour le service des personnes âgées et l'autre pour les Sœurs qui veulent rester proches des pauvres.

Second arrêt à Zagreb, la capitale de la Croatie. Là, Soeur Evelyne a fait une autre visite « historique » aux Sœurs de la Miséricorde de Zagreb, branche de la famille vincentienne qui, depuis sa fondation, vit selon les Règles de saint Vincent de Paul et de sainte Louise de Marillac. Cette Congrégation désire se rapprocher davantage de la Compagnie des Filles de la Charité.

A Zagreb-Dubec, après avoir écouté quelques chants d'enfants, la soirée s'est poursuivie par un partage sur la vie des Sœurs et leurs services dans ce pays dont la religion principale est le [catholicisme](#) (87,8 %).

Le 11 novembre, la visite se termine par la messe paroissiale célébrée dans une église remplie de familles jeunes avec leurs enfants, il était difficile de trouver une place.

Avant le départ, la Visitatrice a exprimé sa grande reconnaissance et celle de toutes les Sœurs pour la grâce de cette visite, le soutien et les orientations données.

Soeur Cveta JOST et Soeur Donata BARDHAJ

Filles de la Charité

Défis actuels

Province de Pamplona

Collège Notre Dame du Carmel et Saint Joseph à Saragosse

"UN LIEU POUR TOUS"

LE CŒUR HISTORIQUE de la ville bat sur un rythme d'ouverture au monde.

Depuis plusieurs années, le quartier est habité par des familles de migrants dont la plupart sont des gitans. La réalité de la marginalisation et de l'exclusion sociale est toujours importante dans ce quartier : principal lieu de pauvreté et d'exclusion de Saragosse.

Dans ce vieux quartier, beaucoup de rues sont très étroites, sombres et avec un manque d'hygiène notable, la plupart des maisons sont vétustes et quelques-unes tombent en ruines, alors qu'on construit déjà d'autres sortes de maisons.

Souvent plusieurs familles se partagent la même maison, avec des conséquences néfastes : conflits causés par la différence de culture

Il existe une grande diversité linguistique : l'espagnol qui facilite l'intégration de ceux qui viennent d'Amérique latine; beaucoup d'Africains parlent l'Arabe, mais comme leurs régions sont très diverses, ils s'expriment souvent dans des dialectes différents; il y a des Portugais, des familles de l'Europe de l'Est (Roumains, Bulgares, Ukrainiens) et même des familles viennent de Chine.

Par rapport à la religion : beaucoup sont catholiques mais aussi musulmans, orthodoxes, adventistes, témoins de Jéhovah et autres sectes. Et, de plus en plus de personnes disent ne jamais avoir entendu parler de Dieu.

Plusieurs communautés de Filles de la Charité se trouvent dans ce quartier et sont engagées dans diverses œuvres sociales. Notre collège est un centre privé, sous contrat, qui accueille des élèves de 25 nationalités des cinq continents, tous vivent dans le quartier ; ce collège a une histoire.

HISTOIRE

Dans la seconde partie du XIXe siècle, l'école a été fondée par une personne pieuse, Madame Benita Lobo, qui rassembla quelques enfants pour leur donner une éducation chrétienne. Elle appela son école : « *Ecole de charité pour des enfants pauvres* » et la mit sous le patronage de Notre Dame du Mont Carmel et de saint Joseph. Le peuple la baptisa « *Asile du Carmel et de saint Joseph* ».

En 1896, les Filles de la Charité prennent la direction de l'asile. Dès le début, l'objectif de l'œuvre était clair : recevoir durant toute l'année, les enfants des familles pauvres.

Quand la première installation devint trop vieille, les Sœurs cherchèrent un autre lieu pour continuer d'accueillir plus de 300 enfants, renouvelant constamment leurs appels à la charité publique.

En 1940, après bien des épreuves et grâce à la créativité des Sœurs, un nouveau bâtiment est construit, c'est l'école actuelle. Des journaux se sont chargés de faire connaître l'initiative, des amis architectes ont dessiné les plans, des souscriptions publiques ont été organisées et le peuple a collaboré avec générosité.

Progressivement, l'environnement a changé : beaucoup de migrants s'installèrent dans le quartier, ainsi que des gitans vivant dans des roulottes arrivèrent, ils inscrivirent leurs enfants à l'école. Alors, les familles de classe sociale moyenne inscrivirent leurs enfants dans d'autres écoles. Ainsi, nous sommes arrivées à la situation actuelle : presque 80% des élèves sont des enfants de migrants de 25 nationalités différentes.

RESOLUTIONS PRISES PAR LA COMMUNAUTE

"*Au soir de cette vie, vous serez jugés sur l'AMOUR*"... nous ne savons pas comment sera ce jugement, mais il faut s'y préparer jour après jour pour :

Nous laisser évangéliser

Nous sommes bien convaincues que notre environnement social influence notre manière de percevoir les migrants ainsi que la façon dont nous nous situons par rapport aux autres... Nous vivons dans le quartier où habitent les migrants et, pour nous, c'est un véritable cadeau de Dieu.

Nous laisser questionner par les causes de l'immigration.

Ce Centre scolaire nous donne l'occasion de regarder ensemble d'où viennent la plupart de nos élèves. Les familles du Collège et les élèves ont vécu les situations que nous voyons dans les Médias... elles ont lutté pour quitter leur pays et payer leur voyage : hypothéquer la maison, endetter leur famille !... combien de

fois, dans notre prière communautaire, nous demandons à Dieu de leur donner du courage au milieu de tant de souffrance pour venir ici, en laissant tout derrière elle.

Faire en sorte que chacun puisse grandir selon son identité, sa culture, sa religion...

Les élèves grandissent au collège, bien conscients de leurs situations. Ils savent qu'ils doivent se respecter dans leurs différences et que beaucoup de choses les unissent ; chacun doit connaître la religion de ses camarades pour s'enrichir, sans renoncer à son identité, ne pas rejeter l'autre à cause de sa différence, ainsi se réalise la devise de notre Collège : "Un lieu pour tous".

Dans notre collège, nous célébrons « Le jour de tous les Crédos et de la Paix ». Ce jour, nous insistons sur cette vérité : Dieu est Amour dans toutes les religions et il désire que nous prions et fassions ensemble des gestes pour la paix. A l'occasion de la Pâque chrétienne, chaque année, nous célébrons la Vie, parce que Dieu veut que tous les hommes et les femmes aient la vie en plénitude comme l'a fait Jésus.

Ce sont de petits actes, mais nous espérons qu'ils aideront nos élèves à acquérir des bases solides où ils pourront construire un avenir de paix pour vivre et travailler ensemble, partager l'amitié et l'amour, tout cela d'une façon naturelle parce que c'est ce qu'ils auront appris depuis leur enfance... C'est un rêve qui peut devenir une réalité.

Croire que humaniser, c'est évangéliser

Le Collège est un lieu privilégié pour apprendre à devenir humain, à se construire. C'est d'abord la qualité de notre accueil, de notre écoute, du respect du cheminement des jeunes, qui évangélisent. Le regard de Jésus changeait-il quand il rencontrait des étrangers ? Que faisait-il dans ce cas-là ? Vincent de Paul invitait les Sœurs à se poser souvent la question : « Que ferait Jésus-Christ ? Que dirait Jésus-Christ ? » Il était juif, il a rencontré beaucoup d'étrangers et a parlé avec eux. Par exemple, la Cananéenne : elle "crie" et les disciples veulent qu'elle s'en aille... et Jésus se laisse toucher par elle, entend et comprend la pensée de cette femme et finit par l'admirer. Cet évangile de la Cananéenne nous révèle que la souffrance humaine est la même qu'on soit juif ou étranger, et suscite notre engagement à être présentes là où nous sommes et à reconnaître la présence de Dieu dans le cœur des autres, quels qu'ils soient.

OUVRIR DES PORTES...CONSTRUIRE DES PONTS

Vivre avec des personnes différentes m'a beaucoup enrichie. Après presque 20 ans de service à la suite du Christ, je suis reconnaissante et convaincue que ma vie a du sens, étant à côté de ceux qui ont le plus de difficultés, de ceux qui ont laissé leur terre et leur famille pour chercher un avenir meilleur.

Le collège a toujours été au service d'une population pauvre, mais l'arrivée de migrants, de familles en grande nécessité, de gitans... tout cela ouvrit définitivement les portes de notre Collège à une grande diversité.

Ce choix n'a pas été accepté par tous, de nombreuses familles quittèrent le Collège, les enseignants avaient peur d'une baisse de niveau des études... mais nous avons commencé un chemin sans retour et nous savions bien que ce choix des plus pauvres nous demanderait des efforts. Des changements s'imposèrent au plan de la structure du collège, de la pédagogie, de l'organisation générale, mais le changement le plus important fut celui de notre cœur.

Je découvris peu à peu la grande richesse de la diversité linguistique, religieuse et culturelle. La peur de l'inconnu se dissipa, ces personnes maintenant avaient pour moi, des noms et des visages concrets, elles m'ont aidée à comprendre que c'est la simplicité et de la proximité qui permettent de construire un monde plus fraternel, elles sont pour moi des paroles d'Évangile et font avancer la construction du Royaume de Dieu.

Dans cette situation particulière, susciter des expériences éducatives positives à l'intérieur du collège n'est pas un engagement facile mais le fait que toute la communauté éducative se soit engagée, me fait penser plus que jamais que « l'amour est inventif jusqu'à l'infini ».

Il y aurait encore beaucoup à dire mais il n'y a aucun doute que, dans ce processus, nous avons tous appris qu'il est important d'avoir un cœur ouvert à la différence où chaque personne trouve sa place.

Sœur Maria Carmen Saz

Fille de la Charité

POUR ILLUSTRER CE QUI VIENT D'ÊTRE DIT, VOICI QUELQUES TMOIGNAGES DE JEUNES

J'ai quitté mon pays à la recherche de ma mère

Scolarisée au collège, j'ai 17 ans et viens du Nigéria, pays merveilleux où vivent des gens sympathiques. Je vivais avec mes parents et mes deux frères. A l'âge de 8 ans, les problèmes ont commencé. Mon père nous a abandonnés, il n'aimait pas ma mère et elle n'avait pas d'argent pour nous élever et nous nourrir. Elle eut l'idée de partir en Espagne pour trouver du travail. Lorsqu'elle est partie, nous sommes allés vivre chez notre grand-mère.

Mais, peu de temps après, notre grand-mère est décédée. La vie devint très dure. Nous n'avions pas d'amis, pas d'argent, personne ne s'occupait de nous, nous étions seuls. Nous avons dû aller chez notre grand-père qui vivait avec une autre femme qui ne nous aimait pas, et je ne suis jamais allée à l'école.

Je préfère ne pas parler de cette période, j'ai fui de cette maison avec mes deux frères. Je commençai à chercher du travail que j'ai trouvé après 15 jours de recherche : rude travail de nettoyage alors que je n'avais que 11 ans. Le salaire était très bas, mais j'étais contente parce qu'il me permettait de payer le loyer de la maison et d'acheter à manger. Cette situation a duré quelques années, puis j'ai dit à mes frères mon désir d'aller en Espagne retrouver notre mère. J'ai saisi l'occasion d'un départ organisé par des hommes sur un petit bateau clandestin. Ils partaient le lendemain matin, j'ai laissé un peu d'argent à mes frères et je suis partie en leur disant que je reviendrai vite les chercher.

Nous étions dix à faire le voyage, j'avais très peur parce que je savais que cela était très dangereux. A notre arrivée en Espagne, la police a arrêté plusieurs membres de notre groupe et furent immédiatement renvoyés au Maroc. J'avais demandé à Dieu de m'aider et Il le fit. Puis les hommes de l'équipage furent menottés, et moi j'ai réussi à m'échapper. Une femme m'a aidée à retrouver ma mère à Saragosse.

Notre expérience de rencontre

Nous sommes des élèves du secondaire, les plus grands du collège, nous allons bientôt le quitter. Nos prénoms disent bien ce que nous sommes : Precious, Chao Zhou, Marta, Yassine, Jhoymmer, Andrei, Marie Paule, Isabel, Judith, Alioune...

Nous nous souvenons de notre arrivée au collège, nous ne comprenions rien à ce qui était dit. Lorsque nous entrions dans la cour et ensuite dans la classe, nous avions la nostalgie de notre pays et de ceux que nous avons quittés, craignant de ne plus le revoir. Chaque matin, notre cauchemar recommençait.

Cependant au collège, quelque chose nous touchait : personne ne nous considérait comme des étrangers, il y avait beaucoup de camarades de notre pays qui parlaient la même langue et avaient la même religion.

Très vite, nous nous sommes sentis « chez nous » et nous avons appris à connaître nos camarades qui sont aujourd'hui nos meilleurs amis, même si leur religion, leurs coutumes, leurs cultures sont différentes.

Nous remercions les personnes qui nous ont accueillis, aux professeurs qui nous ont soutenus dans nos études et nos difficultés, à ceux qui nous ont enseigné qu'apprendre ce n'est pas seulement être cultivé, mais aussi s'enrichir des différences et grandir dans la tolérance et le partage. Notre gratitude va aussi à ceux qui nous ont prouvé chacun de nous est très important.

Enfin, nous voulons dire à tous ceux que vivre avec d'autres cultures est un précieux enrichissement. C'est ce que nous avons vécu dans ce collège.

Les élèves de 3^{ème} du Secondaire.

Témoignage des Sœurs

Province des Philippines

Après le désastre de l'ouragan dans le Davao,
aller vers les pauvres

Le 4 décembre 2012, un gigantesque ouragan « Pablo » a traversé le Davao oriental, au sud des Philippines, frappant sévèrement quatre villes : Boston, Cateel, Baganga et Caraga.

De fortes rafales de vent sont arrivées en hurlant et en tourbillonnant dans la nuit, elles ont causé d'énormes dégâts prenant la vie de centaines de personnes ou la changeant pour toujours. Un mois après la catastrophe, les villes sont encore dans leur état misérable et les gens se remettent en route mais timidement, lentement...

Dans les villages, les maisons détruites, écroulées, ressemblaient à un tas d'ordures. A travers champs et dans les collines alentours, ou dans les montagnes qui délimitaient l'horizon, des hectares de cocotiers à n'en plus finir renversés comme des bouts de bois ou pareillement brisés en plein milieu par un faucheur invisible. Les vieux arbres comme les plus jeunes gisaient déracinés, les couvertures des toits broyées en morceaux, des poteaux en fer et les poutres tordus de manière grotesque. La plupart des écoles, des églises et des bâtiments étaient détruits ou sans toits. Sur les bas-côtés de la route, des abris de fortune poussèrent comme des champignons, parfois si petits qu'ils étaient bien insuffisants pour abriter une famille pour dormir, et n'avaient que le sol nu pour plancher).

Comme pour les catastrophes précédentes dans le pays, les Filles de la Charité de la Province ont initié des campagnes de sensibilisation et recueilli de l'aide dans leurs différentes institutions. Sous la direction de Sr Maria Teresa Mueda, Fille de la Charité, deux groupes de Sœurs venues de différentes communautés ont été mobilisées pour répondre aux besoins des survivants de « Pablo », du 17 décembre 2012 au 4 janvier 2013. En collaboration avec l'évêque local et d'autres groupes constitués pour étendre l'aide aux victimes de l'ouragan, les Filles de la Charité, en partenariat avec les Pères Camiliens, principaux organisateurs de l'aide médicale aux survivants, se sont rendues disponibles pour le service de santé auprès des gens de la paroisse St Jacques, de la ville de Cateel.

Par une série de missions médicales aux différents habitants de Baranga de Cateel, les Sœurs se sont mises au service des survivants : tissant des liens d'amitié avec eux, prêtant attention à leurs maux, pansant leurs blessures, subvenant à leurs besoins, les encourageant et écoutant leur histoire et leurs questions avec compassion. Certains avaient parcouru plusieurs kilomètres à pied depuis leur domicile dans la montagne jusqu'à l'endroit de la mission pour voir un docteur. Quand on leur demandait où ils habitaient, ils disaient : « Nous n'avons plus de maison où vivre ». Certains ont raconté comment ils avaient miraculeusement échappé à la mort et exprimé leur espérance de tout reconstruire, mais sans bien savoir comment.

Les survivants de Cateel croient que Dieu ne les a pas abandonnés, qu'il continue de marcher avec eux et pourvoira à leurs besoins, aussi incertain que les lendemains puissent paraître. Dans leur foi simple mais profonde, ils savent que Dieu prend soin d'eux même quand le visage de la tragédie est encore si réel et si présent. L'un des récits émouvants raconté par des survivants de « Pablo » : quand l'ouragan a touché la région de Baranga, les églises paroissiales et les petites chapelles ont été détruites mais les autels sont restés intacts. Les gens y ont vu un signe de la présence de Dieu au milieu d'eux.

Pour nous, Filles de la Charité, qui avons eu la grâce de partager la peine des survivants et d'être là pour les aider. Ces journées que nous avons passées avec eux ont été un moment privilégié pour témoigner de l'esprit et du charisme vincentien. Le fait d'avoir été avec empressement près de nos frères souffrants, comme l'ont fait nos Fondateurs, les a aidés retrouver le goût de la vie.

Ce que nous avons vécu a rendu le mystère de Noël plus actuel et la célébration plus vivante.

En accueillant la réalité des pauvres survivants de « Pablo » dans la crèche de nos cœurs, l'enfant Jésus naissait à nouveau. En retour, les pauvres nous ont évangélisées par leur foi ardente qui rayonnait plus encore que les étoiles dans la nuit.

L'équipe de Filles de la Charité,
Volontaires à Cateel

Témoignage des Soeurs

A l'occasion des 25 ans d'existence du groupe de Ressourcement vincentien,

Un « service des jeunes » en Belgique néerlandophone

Une petite graine qui a germé

Lors du week-end du 9-10 mars 2013, nous avons célébré les 25 ans d'existence du groupe de Ressourcement vincentien pour des jeunes, des jeunes adultes et des familles avec leurs enfants.

En 1988, lors de l'Assemblée provinciale, nous avons exprimé le désir de proposer à des jeunes des temps de formation au charisme vincentien. A la suite de cette Assemblée, une Commission a été créée, dénommée « Le dynamisme vincentien ». Trois Sœurs se sont investies plus particulièrement dans le projet. Leur premier souci des Sœurs de la Commission fut de se former en participant à des rencontres de jeunes en d'autres lieux, avec d'autres congrégations pour apprendre comment réunir des jeunes et animer des week-ends de réflexion. Puis, elles ont commencé à rassembler des jeunes.

Dès le début, trois week-ends par an furent programmés, (du samedi 14 h au dimanche 17 h) d'abord dans des monastères ou abbayes, puis dans une auberge de jeunesse.

Chaque week-end permet l'approfondissement d'un thème

Le thème est traité sous 4 aspects différents :

- Jésus, tu es la source qui fait vivre

- Vincent, tes mains sont le prolongement de ton cœur
- Jeunes, tu es une perle dans les mains de Dieu
- En chemin vers un changement (avec Paul).

Comment atteignons-nous les jeunes et d'où viennent-ils ?

Les jeunes viennent de différentes régions. Nous les rejoignons soit pendant les rencontres annuelles à Taizé, soit par des dépliants (poste ou ordinateur), soit par des annonces dans le journal paroissial ou sur un site web, soit par des invitations individuelles... Une cinquantaine de jeunes sont ainsi rejoints, 20 à 30 sont régulièrement présents.

Déroulement des week-ends

Chaque week-end commence par un temps d'accueil, puis par la présentation du thème, des échanges en petits ou en grand groupe, des temps de réflexion et de silence qui se terminent par la prière, une célébration ou l'eucharistie.

L'Eucharistie est célébrée par un jeune prêtre de l'Abbaye de Grimbergen, ancien du groupe. Ce dernier participe depuis de nombreuses années aux pèlerinages à Taizé et à nos week-ends.

Les célébrations sont animées par un jeune diacre marié. Sa femme et lui font partie de l'équipe des animateurs de nos week-ends. Ils nous accompagnent également à nos rencontres à Taizé. Leurs enfants participent aussi aux week-ends et suivent le programme proposé aux enfants.

Avec les années, les jeunes ont grandi, ont fondé une famille et continuent à venir avec leurs enfants, petits ou grands, accueillant les nouveaux. Depuis environ 5 ans, les jeunes préparent eux-mêmes le programme du week-end et forment une bonne équipe d'animation. Nous, les Filles de la Charité, continuons à être présentes, particulièrement pendant les temps d'échange.

Comment se traduit l'esprit de service des jeunes ?

L'esprit de service vincentien est bien présent : le groupe accueille quelques jeunes handicapés (4 autistes et un jeune en fauteuil roulant), les plus forts se mettent à leur service et chacun se sent à l'aise. Plusieurs jeunes sont engagés dans leur paroisse ou dans d'autres activités de solidarité.

- Dans une des familles en difficulté, un enfant autiste a été baptisé après avoir suivi la préparation au baptême avec le groupe. Le parrain et la marraine, membres du groupe, ont pris leur engagement au sérieux et suivent régulièrement cette famille.

- Marc, le diacre et sa femme réunissent aussi chez eux un groupe de jeunes

- Un autre couple fait la catéchèse aux enfants et les préparent à la première communion, en lien avec leurs parents. La femme donne des cours de néerlandais à des polonais. Chaque année, elle va en Pologne avec des jeunes pour construire, avec un groupe de bâtisseurs, une crèche. Chaque mois, il anime, dans sa paroisse, une « soirée Taizé » et participe à la préparation des Eucharisties dominicales et de l'homélie.

- Anne-Marie est allée trois fois en Inde aider les Sœurs de Mère Teresa.

- Ria participe à une chorale de jeunes et fait la catéchèse

- Wim est membre de l'équipe paroissiale.

- Karine prépare le programme pour les jeunes et adapte le thème des week-ends pour les plus jeunes.

Nous sommes fières et reconnaissantes en même temps à la solide équipe de laïcs engagés qui prennent en main l'animation spirituelle des jeunes. Nous remercions aussi toutes les Filles de la Charité, spécialement nos Sœurs aînées, pour leur intérêt et leur union dans la prière à cette intention.

Sœur Gilberte HAESSENDONCK

Fille de la Charité

Histoire de la Compagnie

Sources et Actualités

L'expérience spirituelle de saint Vincent

La spiritualité vinctienne n'est en aucune façon, une grammaire de sainteté à étudier et à appliquer. C'est une vie, une expérience à laquelle il nous faut communier, afin de favoriser le travail de la grâce dans une vie humaine.

C'est l'expérience spirituelle de Vincent de Paul que nous allons essayer de suivre pas à pas, pour en saisir les grandes orientations, les points d'appui et les temps forts. On peut considérer que cet itinéraire se développa en cinq étapes, comme on vient de le voir au sommaire. Ces périodes parfois se chevauchent, car il n'est pas facile de découper une vie au couteau ! Néanmoins, nous verrons que dans l'ensemble, la répartition de ces étapes est assez juste.

I - 1581-1595 : LA FAMILLE

De nos jours, on se rend mieux compte de la place que tient la famille, dans le cheminement spirituel des saints. Souvent autrefois, on paraissait croire que certains ou certaines venaient au monde, affublés d'une sorte de sainteté-miracle, et que la grâce les accompagnait depuis l'instant de leur naissance, jusqu'à leur entrée, inévitablement triomphale, dans le ciel ! Il n'en fut certainement pas ainsi pour Vincent de Paul, et on peut dire que de ses quinze premières années, il a retiré :

- l'expérience d'une profonde affection familiale,
- l'expérience de la mentalité rurale et paysanne,
- l'expérience de la pauvreté et du travail manuel.

Trois expériences déterminantes, pour l'orientation de la vie de celui qui en fut le bénéficiaire.

EXPERIENCE FAMILIALE

Au début de la conférence sur les vertus des filles des champs, saint Vincent s'exprime ainsi : *“ Je vous parlerai plus volontiers des bonnes villageoises, à cause de la connaissance que j'en ai par expérience et*

par nature, étant fils d'un pauvre laboureur, et ayant vécu à la campagne jusqu'à l'âge de 15 ans ” (Coste IX, 81). Vincent de Paul disait cela le 25 janvier 1643, il allait entrer dans sa soixante-troisième année.

Ce rappel nous permet de croire, que Vincent de Paul a plus d'une fois entretenu en lui le souvenir de sa mère et de ses deux soeurs Marie et Claudine.

Des filles des champs, Vincent disait : “ elles ne se glorifient point de ce qu'elles ont, ne parlent point de leur parenté ... leur parler est tout simple et véritable ... elles se contentent de leur vivre et vêtir ... elles se contentent de pain et de potage, quoiqu'elles travaillent incessamment et en ouvrages pénibles ... Elles ne savent pas ce que c'est que d'être cajolées ... Reviennent-elles de leur travail à la maison pour prendre un maigre repas, lassées et fatiguées, toutes mouillées et crottées, à peine y sont-elles, si le temps est propre au travail ou si leur père et mère leur commandent de retourner, aussitôt elles s'en retournent, sans s'arrêter à leur lassitude ... et sans regarder comme elles sont agencées ... ” (Coste IX, 79-94).

Ces quelques traits sont d'un ton et d'une précision qui ne trompent pas ; on voit bien le rapport entre l'esprit des Filles de la Charité, et cette période de la vie de Vincent de Paul de 1581 à 1595. Vous avez été imaginées et conçues, d'après le type des jeunes landaises du village de Pouy, et peut-être sur le modèle de la mère et des soeurs de Vincent.

Il est certain que Vincent de Paul a connu une vie de famille affectueuse et unie. Par la suite, il manifestera toujours une très grande affection pour sa mère, ses frères, ses sœurs, ses neveux. Très souvent il emploiera, pour parler de la Communauté et des relations dans la vie de communauté, un vocabulaire emprunté à la vie de famille, et peut-être plus spécialement, à sa propre expérience de vie familiale : “ Comment va votre famille ? Saluez toute votre petite famille... La famille de céans se porte bien... ”. De même, dans les premiers règlements des Confréries ou des Filles de la Charité : “ Elles s'entre-chériront comme des sœurs... ”. A l'égard des pauvres, les Filles de la Charité seront incitées à se comporter "comme leur mère", etc. Là encore, nous découvrons un rapport entre la spiritualité vinctienne et la période 1581-1595. Consciemment ou non, resurgissent dans la spiritualité communautaire de saint Vincent, les souvenirs de ce qu'il a vécu à Ranquines.

EXPERIENCE DE LA MENTALITE RURALE ET PAYSANNE.

Vincent de Paul est resté au fond de lui-même un paysan, bien qu'il ait vécu en ville durant plus de cinquante ans.

Sa démarche, sa psychologie, ce qu'on appelait sa lenteur, sa façon de se comporter devant les grands ou devant l'argent, les exemples qui très naturellement surgissent de ses conférences ou lettres, son sens de la Providence ... tout cela est profondément marqué par ses origines paysannes ; origines dont il lui est arrivé d'avoir honte dans les débuts, puisqu'il accepte en les utilisant, d'abord pour s'humilier, et parfois même pour se vanter !

Tout naturellement, ce caractère rural et paysan a marqué également la spiritualité de Vincent de Paul et celle de ses disciples, surtout par son côté évangélique. Pensant à Jésus-Christ, Vincent de Paul voyait certainement en lui un rural et il dut y avoir une véritable connivence entre Vincent de Paul et l'Évangile. Comment se manifesta en Vincent cette connivence ? Peut-être par son sens du geste et du concret, par sa méfiance des théories qui tournent court, par son goût de la simplicité, par son humilité si réaliste aux racines bien rurales, par son approche des choses et des personnes, simple, concrète et directe.

EXPERIENCE DE LA PAUVRETE ET DU TRAVAIL MANUEL.

Celle-ci aussi fut une expérience de base aux retentissements profonds et durables. Il n'était que "fils de pauvre laboureur" ; un laboureur qui devait compter sur son travail, pour vivre et faire vivre sa famille. Il n'y avait pas d'école pour les pauvres, et filles ou garçons dès leur plus jeune âge, étaient engagés dans le travail de la petite ferme.

Vincent a gardé les troupeaux sur les bords de l'Adour. Il a connu la vie des enfants pauvres, la vie d'une famille, ploquant sous les taxes et les redevances de toute sorte.

Son premier réflexe à quinze ans sera de se sauver, de se libérer, de chercher à faire fortune et d'obtenir une situation pour se sortir, et sortir sa famille de la difficulté. Il ne sait pas que Dieu le destine aux pauvres, et d'abord aux pauvres des campagnes ; cette expérience familiale de 1581-1595 le prépare à vivre plus pleinement cette vocation. Paradoxalement, ce seront de pauvres paysans, qui lui révéleront à Folleville et à Châtillon le sens qu'il doit donner à sa vie.

Nous trouverons sur les lèvres de Vincent, vivant en ville depuis quarante ans, l'expression de sa nostalgie pour la terre paysanne de son enfance : *“ Il faut que je vous le dise tout simplement, que cela me donne de nouveaux et si grands désirs, de pouvoir parmi mes infirmités, aller finir ma vie auprès d'un buisson en travaillant dans quelque village : il semble que je serais bien heureux, s'il plaisait à Dieu me faire cette grâce ”* (Coste V, 203-204, Lettre à un missionnaire le 17 octobre 1654).

Cette première étape a été marquante et même déterminante dans l'itinéraire spirituel de Vincent de Paul. Nous sommes en 1595 : Vincent, à 14 ans, vit toujours dans sa famille à la ferme de Pouy, peut-être encore illettré.

II - 1595-1610 : LA CARRIERE

Abelly nous raconte le premier tournant important de la vie du jeune Vincent : *“ Son père reconnut bien, que cet enfant pouvait faire quelque chose de meilleur que de mener paître les bestiaux. Ce fut pourquoi il prit la résolution de le mettre aux études ; à quoi il se porta encore plus volontiers par la connaissance d'un certain prieur de son voisinage (4 km ?), lequel, étant d'une famille pas plus fortunée que la sienne, avait néanmoins fait profiter de son bénéfice ses frères. Ainsi ce brave homme avait pensé que son fils*

Vincent ayant fait des études, pourrait un jour obtenir quelque bénéfice, et en servant l'Eglise, soulager aussi sa famille et faire du bien à ses autres enfants ” (Abelly, livre I, 1, page 8, édition 1664).

Le même Abelly précise plus loin, qu'avant sa mort en 1598, le père de Vincent avait stipulé par testament, qu'il “ *voulait et entendait que son fils Vincent, continuât à être assisté et entretenu pour ses études ”* (Abelly, livre I, 1, page 12).

La chose semblait claire, surtout au regard des usages alors en vigueur dans ce milieu social et régional : il s'agissait bel et bien d'une sorte d'investissement, et d'un contrat familial. On pariait sur le plus doué, et on ferait tout le possible pour sa réussite. Il lui appartiendra par la suite, de rendre le centuple à sa famille, après fortune faite.

C'est là à mon avis, la motivation principale qui va éclairer et expliquer le comportement et l'itinéraire de Vincent au cours des années à venir. Vincent lui-même par deux fois, confirme cette approche :

- dans sa lettre du 17 février 1610 à sa mère.

- dans le récit de son dernier voyage au pays en 1623.

A bien lire ces deux documents, on s'aperçoit que ce qui domine dans les préoccupations de Vincent, c'est ce contrat familial, même après 1617.

Dans la lettre du 17 février 1610, il n'est guère question que d'affaires, d'avancement, de retour au pays : “ *pour employer le reste de mes jours auprès de vous ”* (Coste I, 18-20).

Quant au récit du dernier voyage au pays, ce qui semble avoir le plus troublé Vincent, c'est bien le sentiment d'avoir trahi le contrat : “ *Le jour que je partis, j'eus tant de douleur de quitter mes pauvres parents que je ne fis que pleurer tout le long du chemin, et quasi pleurer sans cesse. A ces larmes, (voilà le contrat !) succéda la pensée de les aider et de les mettre en meilleur état ; de donner à tel ceci, à telle cela. Mon esprit attendri partageait ainsi ce que j'avais, et ce que je n'avais pas... Je fus trois mois dans cette passion importune, d'avancer mes frères et sœurs ; c'était le poids continuel de mon pauvre esprit ”* (Coste XII, 219).

Ce qu'Abelly nous dit de la décision du père en 1595 et ce que Vincent écrit à sa mère en 1610 laisse entrevoir une continuité, dans laquelle le départ de Vincent pour le collège trouve parfaitement sa place. En 1595, Vincent entre donc à Dax chez les Cordeliers. Rapidement il s'y révèle assez bon élève pour qu'on lui fasse confiance : il se voit chargé d'un préceptorat auprès des jeunes enfants de M. de Comet, qui dès lors, l'accueille chez lui. Quelle promotion ! Peut-être cela ne fut-il pas étranger à la réaction qu'il manifesta, lorsqu'un jour on vint lui annoncer au Collège que son père était venu lui rendre visite : il refusa de se déplacer pour aller le voir, par honte (il l'avouera lui-même plus tard) de l'apparence rustique de son père.

En 1596 conseillé par ses éducateurs, par M. de Comet avocat à Dax et son bienfaiteur, il se rendit à Bidache pour recevoir la tonsure symbole de l'entrée dans l'état ecclésiastique, et les ordres mineurs, premières étapes dans l'ascension vers le sacerdoce.

En 1595-1597, deux choses nous apparaissent clairement :

- il y a eu un véritable contrat familial, c'est-à-dire un sacrifice de la famille confirmé par le testament du père, pour que Vincent puisse faire des études afin d'aider par la suite ses frères et soeurs ;
- dès ses deux premières années d'études à Dax, Vincent ressent fortement le décalage, entre son ancienne et sa nouvelle situation ; peut-être même éprouve-t-il aussi un certain enivrement, de ce qui lui parût être un début de promotion.

C'est sans doute en 1597 que Vincent entre à l'université de Toulouse, puisqu'en 1604 après sept années d'études, il sera fait bachelier. Même si les Facultés n'étaient pas alors ce qu'elles sont de nos jours, on remarque d'une part les bonnes aptitudes de notre étudiant qui dépassent la moyenne, et d'autre part son ambition. Passer par l'université permettait alors de viser nettement plus haut qu'une petite paroisse de campagne (cf. la molle insistance de Vincent pour entrer en possession de la petite paroisse de Tilh, et par contre, son empressement à se rendre en 1604 à Bordeaux, où il aurait quelque chance de se voir attribuer un évêché dans la région).

Entre-temps Vincent progresse d'une marche plutôt rapide, sur la voie qu'il a choisie : tonsure et ordres mineurs le 20 décembre 1596 à Bidache, alors qu'il n'a que quinze ans et demi ; sous-diaconat à Tarbes le 19 septembre 1598, à 17 ans ; diaconat à Tarbes encore le 19 décembre 1598 ; prêtrise à Château-l'Evêque à 19 ans et demi, le 23 septembre 1600.

Apparemment Vincent est pressé. Cela est gênant pour certains, comme Abelly et ceux qui l'ont suivi, lesquels n'hésitent pas à avancer la date de sa naissance pour la fixer à l'année 1576, ce qui faisait accéder Vincent de Paul au sacerdoce à l'âge... de 24 ans : âge minimum, récemment fixé par le Concile de Trente !

Du séjour en Faculté à Toulouse, nous ne savons que peu de choses : la vie estudiantine à cette époque, et dans cette ville chaude, était plutôt mouvementée. - On sait aussi, que pour pouvoir payer les frais de ses études, il prit la responsabilité d'une petite pension où il recevait de jeunes élèves, d'abord à Buzet-sur-Tarn, puis à Toulouse.

Vincent de Paul obtient le titre de bachelier en théologie en 1605. C'est alors que surviennent de graves ennuis financiers qui l'amènent à se rendre à Marseille. Les années obscures deviennent très obscures ! - Nous ne possédons de cette période, que deux lettres (Coste I, 1-17) à Monsieur de Comet, pour éclairer d'une lueur curieuse, trois années qui paraissent s'être déroulées en pointillés. (cf. Saint Vincent et la Charité, coll. Maîtres spirituels, A. Dodin, pages 144-148).

Deux lettres seulement ! Cela ne nous autorise pas à aller bien loin dans nos déductions. Cependant en l'état actuel de la documentation, il me semble que nous restons proches de la réalité si nous imaginons un Vincent, avant tout soucieux de sa promotion, et de l'accomplissement de son contrat. - C'est d'ailleurs ce même Vincent, que nous retrouvons dans la lettre du 17 février 1610. Que s'est-il passé entre ces dates ? Rien en tout cas, qui ait modifié le projet et les perspectives de Vincent de Paul.

D'après les documents officiels, c'est en fin février que nous retrouvons Vincent de Paul à Paris. Il est conseiller et aumônier de la reine Marguerite, duchesse de Valois (Coste XIII, 8). Il loge me de Seine, dans le quartier de Saint-Germain-des-Prés, face au palais de la reine, On dirait que l'époque de la réussite espérée, est arrivée. - Elle est du moins à portée de la main, comme le laissait entrevoir le mot de Vincent à sa mère et à sa famille. Relisons le début de cette lettre : "*J'espère tant en la grâce de Dieu qu'il bénira mon labeur et qu'il me donnera bientôt le moyen (financier, peut-être ?) de faire une honnête retraite, pour employer le reste de mes jours auprès de vous*" (Coste I, 18).

La lettre est donc du 17 février 1610. Trois mois plus tard, jour pour jour, Vincent signe un acte qui le rend propriétaire de l'abbaye de Saint-Léonard-de-Chaumes, Ordre de Cîteaux, diocèse de Saintes (Coste XIII, 8-13). Mauvaise affaire en réalité, mais Vincent ne le savait pas encore. Les vicissitudes et les incertitudes se succèdent. - La première moitié de l'année 1610 s'inscrit sous le signe du contrat familial. Vincent est intimement persuadé, qui bientôt ce sera l'heure du retour au pays, où il emploiera le reste de ses jours auprès des siens.

C'est vers cette époque que se produit une première déchirure, qui paraît mettre en pièces tout le projet ; un drame que Vincent devenu vieux évoquera avec cette étonnante vivacité de mémoire, qui caractérise parfois les personnes âgées ; Vincent avait 75 ans lorsqu'il racontait : " Il y a une personne dans la Compagnie (c'était lui-même) qui, étant accusée d'avoir volé son compagnon, et ayant été publiée pour telle dans la maison, quoique la chose ne fit pas vraie, ne voulut pourtant jamais s'en justifier, et pensa en elle-même, se voyant ainsi faussement accusée : Te justifieras-tu ? Voilà une chose dont tu es accusée, qui n'est pas véritable. Oh ! non, dit-elle, en s'élevant à Dieu, il faut que je souffre cela patiemment. Et elle le fit ainsi. Qu'arriva-t-il ensuite ? Messieurs, voici ce qui arriva. Six mois après (d'après Abelly, Vincent aurait dit : six ans), celui qui avait volé étant à cent lieues d'ici, reconnut sa faute, en écrivit et demanda pardon. « *Voyez-vous, Dieu veut quelquefois éprouver des personnes et pour cela, il permet que semblables rencontres arrivent.* » (Coste XI, 337).

Comme pour le récit du dernier voyage au pays, le vieux Monsieur Vincent moralise l'événement. Il raconte, en vue d'illustrer une leçon, et ainsi il oriente ou détourne la portée du drame.

Nous nous trouvons face à deux niveaux de lecture possible. Le plus intéressant pour nous, n'est pas de retrouver le Vincent narrateur septuagénaire mais de rejoindre Vincent, accusé à 29 ans, et tout différent.

Abelly a sa propre version du fait : Vincent partageait une chambre à Paris avec un des ses compatriotes, juge à Sore (Landes). Alors que Vincent malade, était alité dans la maison, un garçon de courses passant là, s'empara sans doute de la bourse du juge. Vincent fut aussitôt soupçonné (il était donc soupçonné ?) et Abelly poursuit, en un style très vivant : "*L'autre (le juge) crie, tempête,... l'oblige à quitter le logis, il le*

diffame par tout comme un méchant, un voleur, et va porter ses plaintes à toutes les personnes qui le connaissaient et avaient relation avec lui... l'accusant de vol. - Même, il demanda un monitoire ” (Abelly, Livre I, chapitre 5, page 22).

Ce monitoire était une accusation publique, lue en chaire à toutes les messes et trois dimanches de suite dans la paroisse du prévenu. Imaginons alors un prêtre, aumônier de la reine, soumis à une telle humiliation. Imaginons Vincent de Paul qui croyait être entré dans une phase heureuse de son existence, et qui envisageait pour bientôt le retour au pays. Il a tissé des relations influentes, il a réalisé de bonnes affaires (entre autres, l'acquisition de l'abbaye de Saint-Léonard)... Et le voilà soudainement discrédité auprès de tous ses amis et connaissances, et dénoncé en chaire ! “ *Voyez-vous, Dieu veut quelquefois éprouver des personnes ”*, telle fut l'interprétation de l'événement donnée par Vincent, quarante-six ans plus tard : épreuve envoyée par Dieu, et qui avait sans doute comporté une bonne dose d'amertume. Le désastreux monitoire obligea sans nul doute Vincent, à changer de quartier et de paroisse.

Dans l'itinéraire humain de Vincent, en une petite quinzaine d'années, un jeune paysan pratiquement illettré et livré à lui-même, a ainsi escaladé l'échelle sociale, s'est créé des relations, s'est trouvé une situation apparemment stable, s'est attiré une fortune qui fructifiera, du moins le pense-t-il.

Comme le fils aventurier qui était parti et qui a fait fortune, il n'a plus qu'à rentrer au domicile pour y percevoir ses rentes à dates fixes, aider sa famille qui avait accepté les risques du départ, vivre lui-même l'honnête retirade, qui à vrai dire, aurait pu se faire plus longuement attendre. Il n'a que 29 ans !

Vincent a voulu réussir, et humainement, on peut dire qu'il a réussi, Malgré quelques avatars, il a fait carrière !

Dans l'itinéraire spirituel de Vincent de Paul, cette période 1595-1610 a été importante, parce que ce succès humain lui a donné conscience de toutes ses possibilités.

Ce succès lui a fait connaître aussi le monde, les grands de l'Eglise, de la société, et les noms de la culture ; tout comme de 1605 à 1607 et de 1608 à 1610 il avait peut-être fait connaissance avec la pègre.

Cela venait s'ajouter en lui, à la connaissance qu'il avait déjà des pauvres et des ruraux : quelle expérience ! Et quel champ de conscience qui le prédispose humainement, au pluralisme et à l'universalisme de son optique et de ses options !

Plus l'ascension a été rapide, le succès proche, plus la nuit sera sombre, puis la lumière éclatante et décisive. Ainsi en fut-il pour le peuple d'Israël de la captivité en Egypte et de la Pâque ; de l'exil de Babylone et de la délivrance des pauvres de Yahvé.

L'enchaînement entre les deuxième, troisième et quatrième étapes, constitue une dialectique de la conversion particulièrement dynamique. Essayons d'imaginer en raccourci le passage de la première à la troisième, à travers la seconde ; en celle-ci (1595-1610) se trouve enracinée toute une part du dynamisme et de l'universalisme, dont Vincent de Paul ne cessera de faire preuve.

III - 1610-1617 : LA NUIT

Nous savons que la nuit, fut une part de l'expérience de nombreux mystiques et de grands saints, et qu'elle est à différents degrés, celle de la plupart des humains. L'âge adulte conduit chacun à la perception, puis à l'acceptation de ses limites. Et c'est souvent au niveau de la perception que se situe la nuit ; cette impression d'échec, résultant d'un décalage entre les aspirations et les possibilités, entre les projets et la réalité.

Pour Vincent de Paul, cela semble avoir déjà commencé en 1608-1609 avec la vie pauvre au faubourg Saint-Germain, et surtout l'affaire du vol, dont nous avons fait état plus haut. A la suite de ce drame humain, les portes se sont fermées devant lui, les gascons se sont éloignés de lui ; il s'est retrouvé seul dans Paris. C'est sans doute alors, qu'il a cherché à se rapprocher du Père de Bérulle.

On a parlé de son éphémère vocation Oratorienne : en effet fin 1611, Vincent entre à l'oratoire, alors que Bérulle rassemblait ses premiers disciples. Abelly apporte une précision sur cette vocation : Vincent entrait chez les Oratoriens " *non pas pour être agrégé à leur sainte Compagnie, ayant lui-même déclaré depuis, qu'il n'avait jamais eu cette intention ... mais (simplement) pour se mettre un peu à l'abri* " (Abelly, Livre I chapitre V, page 24).

Quelles qu'aient été les motivations de Vincent de Paul, on comprend sans peine son besoin de se sentir un peu à l'abri ; tout comme on comprend aussi que sa vocation ne fut qu'éphémère, si l'on sait que Bérulle était capable d'écrire quarante chapitres sur la vie de Jésus dans le sein de sa Mère, et si l'on lit ensuite ce que dit Vincent sur l'amour de Dieu ! (Coste XI, 40-41) " *Aimons Dieu, mes frères, aimons Dieu, mais que ce soit aux dépens de nos bras, que ce soit à la sueur de nos visages* ". On comprend que l'expérience bérullienne de Vincent de Paul n'ait pas été poursuivie, et qu'elle ait même fait place à une certaine tension, qui exista par la suite entre les deux hommes (Coste II, 417).

Il serait intéressant d'aborder ici les rapports qui s'établirent plus tard entre Monsieur Vincent et ce que l'on a appelé l'Ecole française de spiritualité. Elève de cette Ecole, Vincent le fut certes ... mauvais élève peut-être, en tous cas très personnel, et sans doute génial, ne serait-ce qu'en s'efforçant de traduire dans les faits et au service des pauvres, les hautes considérations, développées sur ce qu'on appellerait aujourd'hui le Christocentrisme. Dans le domaine de la foi et surtout de la religion, **l'Ecole Française** a eu le grand mérite de ramener le Christ au centre de tout. Vincent lui, a ramené ce centre parmi les hommes, et jusque dans la personne du pauvre : " *Vous servez Jésus-Christ en la personne des pauvres, et cela est aussi vrai que nous sommes ici* " (Coste IX, 252). Mais passons !

En novembre 1611, Vincent de Paul était donc "à l'abri" chez les Oratoriens, et sans doute y respirait-il assez mal ... Aussi, lorsque le curé de Clichy, François Bourgoing, décida de rentrer à l'Oratoire, Vincent ne se fit pas prier pour en sortir, et prendre à Clichy, la place du curé. (Le grand saint du grand siècle, Coste I, 73).

Ici encore, ce ne fut qu'une expérience passagère de seize mois ; une expérience pourtant, qui fut parmi les plus marquantes, et les plus profitables de ces années noires ou grises.

Vincent est prêtre depuis douze ans et il n'a encore jamais été impliqué dans une situation pastorale ; l'internat de Buzet n'avait d'autre but que de lui faciliter ses fins de mois. Or, d'un point de vue psychologique, en période de marasme ou de doute, rien n'est aussi efficace et salutaire qu'une réussite. Précisément, les seize mois de Clichy furent de l'avis même de Vincent (ce qui était alors important pour lui !), un véritable succès. Les échos qu'il nous en a livrés sont enthousiastes, et d'autant plus remarquables dans cette étape.

Ce fut un vrai coup de foudre : *" J'ai été curé des champs (pauvre curé !). J'avais un si bon peuple et si obéissant à faire ce que je lui demandais que, lorsque je leur dis qu'il fallait venir à confesse les premiers dimanches du mois, ils n'y manquaient pas. Ils y venaient et se confessaient, et je voyais de jour en jour le profit que faisaient ces âmes. Cela me donnait tant de consolation, et j'en étais si content, que je me disais à moi-même : Mon Dieu, que tu es heureux d'avoir un si bon peuple ? Et j'ajoutais : Je pense que le Pape n'est pas si heureux qu'un curé au milieu d'un peuple qui a si bon cœur. Et un jour Monseigneur le cardinal de Retz me demandait : Eh bien ! Monsieur, comment êtes-vous ? Je lui dis : Monseigneur, je suis si content que je ne puis vous le dire. Pourquoi ? C'est que j'ai un si bon peuple, si obéissant à tout ce que je lui dis, que je pense en moi-même, que ni le Saint-Père ni vous Monseigneur, n'êtes si heureux que moi "* (Coste IX, 646).

"Au milieu d'un peuple" ... Vincent se retrouve heureux et chez lui.

Mais pour autant, il n'abandonne pas tout à fait le souci de sa carrière, et tout en conservant le bénéfice de la cure de Clichy, il accepte une nouvelle proposition qui lui est transmise par le Père de Bérulle : un préceptorat dans la famille des Gondi, l'une des plus grandes familles du royaume. Il s'y rend. A vrai dire, c'est sans joie réelle qu'il se retrouve chez les grands, d'autant que sans tarder, il se voit exposé aux assauts spirituels, d'une dirigée très scrupuleuse : Madame de Gondi.

A partir de 1614, suit une très longue période de tentation contre la foi, au cours de laquelle il s'adonne à la lecture de la règle de perfection de Benoît de Canfield. Il a le temps de ne point précipiter cette lecture, car en 1615 il est pris d'une grave maladie, qui lui laissera aux jambes des séquelles, dont il souffrira tout le reste de sa vie. Ce fut sans doute à cause de cet état de santé déficient, que devenu trésorier et chanoine du chapitre d'Ecouis au diocèse de Rouen, grâce à M. de Gondi collateur de ce bénéfice, il délégua un procureur pour en prendre possession à sa place le 27 mai. Il est probable que Vincent de Paul ne resta pas longtemps chanoine d'Ecouis. Le 29 octobre 1616 il abandonna l'abbaye de Saint-Léonard-de-Chaumes, qu'il possédait depuis cinq ans. Les bénéfices qu'il avait ardemment recherchés lui pesaient davantage, au

fur et à mesure qu'il comprenait mieux l'importance des devoirs bénéficiers et la nécessité de la résidence. Il garda Clichy, assez proche pour qu'il pût encore s'occuper de ses ouailles.

Dès 1615, Vincent de Paul tenta d'orienter les pensées et les activités de sa dirigée vers les pauvres, et il essaya semble-t-il sur elle une thérapeutique, qu'il utilisa ultérieurement avec l'avantage que l'on sait, pour lui-même, pour Louise de Marillac et pour les dames des Confréries.

Même en ne faisant que la survoler, cette période de 1610 à 1617 parût s'être déroulée en dents de scie (ce qui représente la courbe habituelle des périodes de crise) et dans un climat plutôt sombre.

En ce qui concerne les ministères, s'il n'a pas touché à tout, Vincent s'est au moins soucié de beaucoup de choses : l'honnête retraite et le retour au pays d'abord, puis l'aumônerie à la cour de la reine Margot, le séjour à l'Oratoire, la cure de Clichy, le préceptorat chez les Gondi ; comme s'il ne savait que faire de sa vie !

Sur le plan moral, il semble s'être montré plutôt inconséquent : en se débarrassant par exemple d'un legs important, alors que par ailleurs, il cumulait les bénéfices. (Clichy, Saint-Léonard, Ecouis, sans parler encore du préceptorat qui devait être d'un bon rapport).

Dans le domaine de la foi, il a connu de grandes joies à Clichy, mais il a eu ensuite à affronter pendant de longs mois, d'atroces tentations contre la foi.

Au plan de la santé, il a connu la maladie et a souffert particulièrement de violentes douleurs aux jambes ; alors qu'il n'avait que 34 ans, il a dû à certaines heures, se sentir bien diminué.

On est donc loin de la période précédente : le cadet de Gascogne intrépide et aventureux a été poussé de côté, par un homme angoissé, désemparé, doutant de lui et même de Dieu ! Ne sachant où aller ni que faire : c'est la nuit.

Et cependant, dans son itinéraire, cela a été une période riche : outre le dénuement-échec dans lequel vont s'enraciner sa foi et sa confiance en Dieu, Vincent a vécu trois expériences-acquisitions déterminantes.

La reprise du contact avec les pauvres. Aumônier de la reine, il était chargé avant tout de transmettre des aumônes ; aux pauvres évidemment. La reine faisait régulièrement distribuer de l'argent aux malheureux de l'hôpital de la Charité, où les malades étaient dans une situation déplorable, ce qui a certainement bouleversé Vincent, quand on sait la prédilection qu'il témoigna plus tard aux "pauvres malades". Le don

de 15 000 livres qu'il reçut, ne lui permit sans doute pas de soulager beaucoup de misères, et cela lui fit peut-être découvrir, l'étendue du désastre de la pauvreté.

La révélation de Clichy fut la seule véritable joie de ces sept années, la seule vraie lumière dans la nuit, la première expérience pastorale du prêtre Vincent de Paul : un prêtre n'est jamais aussi heureux qu'au milieu d'un peuple. Cette expérience fut aussi celle de la rencontre du laïc. Corroborée par l'expérience ultérieure de Châtillon et par les souvenirs familiaux, cette double expérience non seulement amènera la naissance des Confréries et des Darnes de la Charité, mais elle sera aussi le fondement de la conception séculière, des Filles de la Charité.

L'expérience de la direction spirituelle de Madame de Gondi, une âme torturée, scrupuleuse, captative, marqua aussi très profondément cette période. C'est l'ouverture aux pauvres qui permettra à Madame de Gondi de retrouver son équilibre moral et spirituel. NUIT donc et cependant, période déterminante et très féconde. L'itinéraire de Vincent de Paul se stabilise ; il apparaît beaucoup plus droit et assuré qu'on ne pourrait le croire, et qu'il ne le croit lui-même !

(A suivre)

Père Jean Morin, cm

Histoire de la Compagnie

Sœur Justine Bisqueyburu et le scapulaire vert

8 septembre 1840

Justine Bisqueyburu a postulé à l'hôpital de Pau. Elle fit le voyage de Pau à Paris pour entrer au Séminaire le 27 novembre 1839 en compagnie de M. Aladel.

La grande retraite de novembre étant terminée, Justine dut attendre le mois de janvier pour faire sa retraite d'entrée.

C'est dans une salle située au-dessus de la chapelle, ayant un autel surmonté d'une statue de la Très Sainte Vierge, que se tenaient les exercices de la retraite. Cette statue est très connue des Filles de la Charité, aujourd'hui nous l'appelons Notre-Dame de la Mission. C'est donc dans cette salle, devant cette statue que la petite Sœur faisait sa retraite d'entrée. Pendant cette retraite, le 28 janvier 1840, la Sainte Vierge lui apparut pour la première fois.

"La Sœur était en prière, quant, tout à coup, la Sainte Vierge se rendit visible à ses yeux. Elle était vêtue d'une longue robe blanche qui tombait sur ses pieds nus, et d'un manteau bleu, très clair, sans voile, les cheveux épars sur ses épaules et tenant entre ses mains son cœur, d'où sortaient par le haut d'abondantes flammes. Elle joignait à la majesté du maintien l'éclat d'une beauté toute céleste. A cette vue, frappée d'admiration, et saisie d'une frayeur irréflectie, la jeune Sœur fut sur le point de laisser échapper un cri."

Elle fut favorisée de la même apparition vers la fin de la retraite et aussi quatre ou cinq fois durant le cours de son Séminaire, aux principales fêtes de la Sainte Vierge.

Cette faveur, jusque-là, paraissait lui être personnelle et n'avait d'autre but que d'accroître sa tendre dévotion envers Marie au Cœur Immaculé. Mais la suite montra que Dieu par là, avait d'autres desseins qui ne tardèrent pas se manifester.

Ayant pris l'habit, Sœur Bisqueyburu fut envoyée à Blangy, en Seine Inférieure, pour y faire la classe. Peu de temps après son arrivée, le 8 septembre 1840, fête de la Nativité de la Sainte Vierge, elle eut une nouvelle vision. La Mère de Dieu lui apparut pendant l'oraison, tenant de la main droite son cœur surmonté de flammes, et de l'autre, une sorte de scapulaire, ou plutôt la moitié d'un scapulaire. C'était un seul morceau d'étoffe verte, de forme rectangulaire et de médiocre grandeur, suspendu à un cordon également vert, fermé par le haut et qui semblait destiné à reposer sur le cou. Sur l'une des deux faces de ce médaillon d'étoffe, se trouvait l'image de la Sainte Vierge, telle qu'elle s'était montrée dans la précédente apparition ; et sur l'autre face, un cœur tout enflammé de rayons plus brillants que le soleil et transparents comme du cristal.

Ce cœur, percé d'un glaive était entouré d'une inscription de forme ovale surmontée d'une croix en or et ainsi conçue :

"Coeur Immaculé de Marie, priez pour nous,

Priez pour nous, maintenant et à l'heure de notre mort

En même temps, une voix intérieure se fit entendre à la Sœur, pour lui révéler le sens de la vision. Elle comprit que cette image devait, par l'entremise des Filles de la Charité, contribuer à la conversion des âmes, particulièrement des infidèles, et à leur procurer une bonne mort ; qu'il fallait la faire confectionner au plus tôt et la distribuer avec confiance.

C'est à Sœur Buchepot seule, que la Sœur fit part de cette nouvelle faveur, par une lettre datée du 8 octobre 1840. La même apparition se renouvela encore le 15 août et le 13 septembre 1841. Sœur Buchepot informa M. Aladel. Le 16 septembre, il reçut cette nouvelle confidence, mais, soit qu'il n'y attachât pas une assez grande importance, soit qu'il crût prudent de ne rien précipiter, afin d'éprouver si ces manifestations surnaturelles venaient de Dieu, il sembla ne s'occuper activement, ni de la confection, ni de la distribution du scapulaire.

La Sainte Vierge s'en plaignait à la Sœur au cours d'une nouvelle vision, pendant l'oraison du matin le 3 mai 1842, jour de communion.

Sœur Bisqueyburu raconte sa vision à Sœur Buchepot, dans une lettre du 20 mai 1842 : « *il m'a semblé entendre une voix qui me disait qu'elle n'était pas contente de ce que l'on retardait tant de temps à faire les scapulaires. Elle était si belle !... je lui ai promis de vous le faire savoir et à M. Aladel, pour que vous examiniez bien tous deux si c'était bien sa volonté sainte et en même temps pour vous prier de vous en occuper le plus tôt possible...* »

Après divers échanges de lettres, concernant la fabrication du scapulaire, **il fut confectionné en petit nombre seulement et on le donna avec peu de confiance**. Aussi les résultats furent-ils peu satisfaisants.

La Sainte Vierge en témoigne plusieurs fois son mécontentement dans le cours de l'année 1846.

En juillet 1846, Sœur Bisqueyburu adresse une lettre à Sœur Buchepot : « *je crois avoir vu, oui, j'ai vu, j'en suis sûre. Il faut absolument que M. Aladel s'occupe du scapulaire, qu'il le propage, et ceci avec confiance... Je lui demande en grâce qu'il ne fasse pas ceci pour moi, mais je lui demande au nom de Marie, de le faire pour ces pauvres âmes qui meurent sans connaître la véritable religion ; oui, si on le donne avec confiance, il y aura un grand nombre de conversions.* »

Les apparitions de 1846 eurent ceci de particulier que les mains de la Sainte Vierge étaient "radiées". Voici ce qu'en dit la Sœur à son ancienne Directrice, dans une lettre datée de Versailles, le 10 août 1846 :

« *... j'avais oublié de vous dire qu'il m'avait demandé (M. Aladel) si le scapulaire (tel qu'il avait été confectionné par les images de M. Letaille) était bien exact. Je lui ai dit que oui, je le croyais ; mais peut-être l'ai-je affirmé trop légèrement, car autant que je puis m'en souvenir, il me semble qu'il ne porte pas de rayons sortant des mains de la Sainte Vierge, et qui tombent jusqu'au bas de sa robe. Et cependant, il me semble l'avoir vu de cette manière la dernière fois. Il me semble, comprenez bien, car je suis toujours portée à regarder tout ceci comme une illusion du diable, qui peut-être se sert de ceci pour me perdre, en me faisant croire des choses qui ne sont pas. Mais je vous ai dit que je dirai tout ; je veux être de parole.* »

Elle demanda qu'on lui envoie une image du scapulaire, sur laquelle, au crayon, elle marquera les rayons, comme elle les a vus dans la dernière apparition.

On ne crut pas cependant devoir refaire la gravure, qui demeura sans rayons, pensant que cette omission de détail n'empêcherait pas le scapulaire de répondre substantiellement aux désirs de la Sainte Vierge.

Quelles étaient les conditions requises pour rendre utile l'emploi de ce scapulaire ?

Pour répondre à la question, un seul moyen se présentait : c'était que la Sœur priât la Sainte Vierge de vouloir bien lui répondre.

« *Je vais obéir, écrit-elle à son ancienne directrice, mais avec peine ; je ne me sens guère capable de rien demander, je suis dans un si triste état.* »

Le 8 septembre 1846, la Sainte Vierge lui étant encore apparue, les mains pleines de rayons, voici en substance la réponse : *"ce scapulaire n'étant pas, comme les autres scapulaires, le vêtement d'une confrérie, mais simplement une double image pieuse posée sur un seul morceau d'étoffe et suspendue à un*

cordons, comme serait une médaille, une formule spéciale n'est pas nécessaire pour le bénir, il ne peut être question de l'imposer. Il suffit qu'il soit béni par un prêtre et porté par l'infidèle ou le pécheur que l'on veut soumettre à son heureuse influence. On peut même le mettre à son insu dans ses vêtements ou dans son ht, ou dans sa chambre.

Quant aux prières à réciter, il n'y en a qu'une à dire chaque jour, celle qui forme l'inscription ovale, dont le saint Cœur est entouré sur le scapulaire :

*« Cœur Immaculé de Marie, priez pour nous,
maintenant et à l'heure de notre mort. »*

Si la personne, en faveur de laquelle ce scapulaire est appliqué, ne la disait point, ce serait celle qui aurait employé le scapulaire qui devrait la dire à sa place.

Ce scapulaire peut être employé en France comme à l'étranger. Les plus grandes grâces sont attachées à son emploi, mais ces grâces sont plus ou moins grandes suivant le degré de confiance qui l'accompagne. C'est ce que signifiaient dans la dernière apparition, les rayons plus ou moins grands qui sortaient des mains de la Sainte Vierge."

Cette dévotion eut-elle l'approbation de l'Eglise ?

Pie XI donna l'approbation de confectionner le scapulaire et le pouvoir de le distribuer : *"Je donne toute permission pour cela. Ecrivez à ces bonnes Sœurs que je les autorise à le confectionner et à le distribuer* Pie XI avait le scapulaire vert à côté de la Médaille Miraculeuse sur sa table de travail.

Selon le Droit Canon en cours, le Supérieur général devait accorder la permission, ce que fit le Père Fiat le 8 juillet 1911.

- Extraits du livre du Père Mott, cm ⁽¹⁾

Décembre 2006

Note

1 Le texte ci-dessus a été repris selon les écrits du Père Marie-Edouard Mott, Prêtre de la Mission, sur les indications de Sœur Buchepot, l'ancienne Directrice du Séminaire et selon quelques notes manuscrites du Père Aladel.

Seigneur,

Merci de me faire confiance.

Je veux regarder aujourd'hui mes Sœurs

Avec des yeux tout remplis d'amour.

Etre patiente, compréhensive et douce.

Voir au-delà des apparences

Mes Sœurs comme Tu les vois Toi-même

Et ainsi, ne voir que le bien en chacune.

Ferme mes oreilles à toute calomnie,

Garde ma langue de toute malveillance

Que seules les pensées qui bénissent demeurent dans mon esprit.

Je veux construire la fraternité en Communauté,

chercher avec mes Sœurs Ta Volonté.

Et quand je rencontre des situations difficiles,

ne permets pas que je me replie sur moi-même.

Aide-moi à surmonter les doutes ou les épreuves,

éclaire-moi dans les situations obscures.

Seigneur,

à l'exemple de Marie, « comblée de grâce »,

apprends-moi à accueillir chaque jour ta grâce

pour aimer comme Toi

Une Sœur Servante du Chili

